

Lettres d'Amour

LES PLUS BELLES
PARMI LES BELLES

*Dans tout
romans
contemporains*

LETTRES PASSIONNÉES
DE
Ninon de Lenclos



**Les Lettres passionnées
de Ninon de Lenclos**

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

LETTRES D'AMOUR
LES PLUS BELLES PARMİ LES BELLES

Les
Lettres passionnées
de
Ninon de Lenclos

Avec notices de B. DANGENNES



ÉDITIONS NILSSON

73, BOULEVARD SAINT-MICHEL

===== PARIS =====

NINON DE LENCLOS

Le jugement qu'on pourrait porter sur Ninon de Lenclos est contenu dans ce quatrain, que fit Saint-Evremond sur elle :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Elle fut, en effet, une voluptueuse et sut cultiver la philosophie dans tout ce qu'elle renferme de résignation aimable et de résolutions loyales et pondérées.

Ninon naquit en 1615.

Ses parents vivaient dans la meilleure société de leur temps et étaient alliés aux Abba de Raconis.

Fille d'une mère dévote et d'un père philosophe, elle ne tarda pas à négliger les conseils de sa mère pour embrasser les idées de son père.

Celui-ci lui enseigna que la sagesse consistait à savoir saisir les joies offertes par la vie, et mourut en lui adressant le conseil suivant :

« Ne soyez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs. »

Ninon reçut donc une instruction très complète, surtout en regard de celle des femmes de son époque : elle devint un esprit cultivé, parlant plusieurs langues étrangères et jouant du luth à merveille.

Elle avait un teint éblouissant, de grands yeux noirs, une bouche admirable et une taille parfaite.

On lui donne comme premier amant le comte Gaspard de Coligny, auquel succéda le marquis de Sévigné, qui jouait un rôle dans sa vie quand il mourut en duel.

On prétend qu'elle fut aussi la maîtresse du jeune comte, fils de celui-ci et de la célèbre marquise de Sévigné.

La chronique anecdotique prétend même qu'elle ne céda à ses instances que pour obtenir qu'il lui remît les lettres de la Champmeslé, qu'elle comptait faire parvenir à l'amant de celle-ci, le comte Clermont-Tonnerre.

Mais à peine eut-il consenti à cette faiblesse que le jeune homme s'en repentit et alla la conter à sa mère, qui le morigéna fort ; il courut alors chez Ninon et il

put la fléchir et retirer, moitié par adresse, moitié par persuasion (dit la marquise de Sévigné), « les lettres de cette pauvre diablesse, qui n'avait eu que le tort d'aimer son fils et de déplaire à Ninon ».

La liste est longue des hommes que Ninon favorisa : on nomme le maréchal d'Estrées, l'abbé Defflat, le prince de Condé...

Vers l'époque où elle recevait ce dernier, des femmes jalouses de l'influence de Ninon portèrent plainte à la reine Anne d'Autriche, qui lui envoya M. de Gontaut, capitaine de ses gardes, pour lui enjoindre d'avoir à désigner le couvent dans lequel elle devait se retirer.

Forte de la protection de ses amis, Ninon ne se déconcerta pas et répondit qu'elle choisissait les Grands-Cordeliers (c'était un couvent d'hommes).

« Fi ! la vilaine ! » dit en souriant la reine, que des gentilshommes avaient éclairée sur le véritable caractère de Ninon.

Et elle ne songea plus à l'inquiéter.

A l'apogée de la vie sentimentale de Ninon se place sa liaison avec le marquis de Villarceaux.

Elle coïncida avec les temps troublés de la Fronde.

Ninon, âgée alors de trente-cinq ans, désapprouva hautement les factieux et se retira pendant trois années dans une des terres du marquis de Villarceaux,

pour lequel elle conçut une passion qui fut le grand amour de sa vie.

De retour à Paris, elle se lia avec Françoise d'Aubigné, qui devait devenir M^{me} de Maintenon.

Ce fut le signal de la déroute sentimentale des amours de Ninon et du marquis.

Celui-ci s'éprit de Françoise d'Aubigné, qu'il continua d'aimer quand elle devint M^{me} Scarron.

Mais Ninon était trop fortement trempée pour se répandre en récriminations : elle leur pardonna, se consola sur un autre cœur et devint la confidente de son ancienne amie, devenue sa rivale.

A Villarceaux succéda Matha, puis Gourville, qui, partant pour un voyage, confia dix mille écus à un Grand Pénitencier de ses amis et dix mille autres à Ninon.

De retour, il trouva le Grand Pénitencier, qui prétendit avoir distribué les dix mille écus en aumônes, et Ninon, qui l'accueillit par ces mots : « Ah ! Gourville, il m'est arrivé un bien grand malheur ! »

Croyant à une deuxième perte de ses écus, Gourville l'interrogea : « Qu'est-ce à dire?... »

« Hélas ! gémit Ninon, c'est que j'ai perdu le goût que j'avais pour vous ! Mais, ajouta-t-elle en souriant, je n'ai pas perdu la mémoire, et voici les dix mille écus que vous m'aviez confiés. »

Celui qui lui avait fait perdre le goût qu'elle avait eu pour Gourville fut M. de Gersey, père de son second enfant, qui l'adopta et le fit élever loin de sa mère.

On connaît encore une de ses aventures, rendue célèbre par un mot fameux.

Le marquis de la Châtre, celui qu'elle aimait à ce moment, dut partir pour un long voyage, et il eut la naïveté de faire signer à la jolie femme une promesse de fidélité : deux jours après, dans les bras d'un autre vainqueur, Ninon s'écriait d'une voix entrecoupée par l'émotion de la passion : « Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! »

Ninon avait près de soixante-cinq ans lorsque son fils, qui ignorait sa naissance, devint amoureux d'elle.

Après avoir tout fait pour le détourner de cette passion, elle demanda à M. de Gersey de la relever de sa promesse. Comme il y consentit, elle donna rendez-vous au jeune homme dans sa petite maison de la rue Picpus. Il s'y rendit le cœur joyeux, car il espérait une entrevue galante.

Il n'y trouva qu'une mère.

Mais la révélation de sa parenté étroite avec Ninon ne changea pas la qualité de son amour, et il ne put trouver en son cœur un sentiment autre que le désir. Alors, éperdu, il s'enfuit à travers le jardin et, comme

Ninon accourait sur ses pas, il pénétra dans un massif et se perça de son épée.

Il mourut dans les bras de Ninon, en lui jetant un regard de passion et d'amour.

On le nommait le chevalier de Villiers.

Dans la vieillesse de Ninon, rien ne fut plus célèbre que la société qui fréquentait chez elle : M^{mes} de La Fayette, de La Sablière, de Sévigné, de Coulanges, la duchesse de Bouillon, etc., etc.

On se réunissait chez elle à cinq heures dans son appartement de la rue des Tournelles; à neuf heures on se retirait.

On avait donné aux intimes de M^{lle} de Lenclos le nom d'oiseaux des Tournelles.

Le comte de Charleval fit à ce sujet les vers suivants :

Je ne suis plus oiseau des champs,
Mais de ces oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout temps
Et qui plaignent les tourterelles
De ne se baiser qu'au printemps.

M^{lle} de Lenclos avait quatre-vingt-cinq ans lorsque M^{me} Scarron, devenue M^{me} de Maintenon, la pressa d'accepter un logement au palais de Versailles.

M^{lle} de Lenclos refusa, ne voulant point, à son âge, se contraindre. Tout ce qu'on obtint d'elle fut qu'elle

se trouvât un jour à la chapelle de Versailles, dans la tribune où le roi devait passer. Il put ainsi satisfaire sa curiosité et connaître la plus merveilleuse courtsane de son règne.

Dès que M^{lle} de Lenclos se sentit assez mal pour craindre la mort, elle l'envisagea avec sérénité et voulut remplir tous les devoirs de ce triste moment.

On prétend que sa dernière pensée fut exprimée en un quatrain qu'elle fit la nuit de sa mort.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage,
Je suis en âge de mourir.
Que ferais-je ici davantage ?

De la nombreuse correspondance qu'entretint Ninon, une série de lettres est parvenue jusqu'à nous ; ce sont celles qu'elle écrivait à Villarceaux au retour de leur retraite pendant la Fronde.

Ces lettres, qui marquent l'apogée de la passion, puis la naissance du soupçon, constatent encore la double infidélité et continuent à célébrer les douceurs de l'amitié, alors que l'amour a fui depuis longtemps du cœur de ceux qui furent de fervents amants.

Les premières lettres recueillies datent de l'époque du retour de Ninon à Paris, et voici ce que les chro-

niques du temps racontent sur son séjour dans la terre de Villarceaux.

« Aux jours heureux que l'État venait de passer dans la paix et la volupté succédèrent bientôt des jours de discorde et de haine. Les impôts nécessaires à l'entretien d'une guerre, qu'on reprochait au ministre de n'avoir pas terminée aussi avantageusement qu'il le pouvait à Munster, parurent à quelques esprits remuants un prétexte suffisant à l'envie de servir leurs projets ambitieux, sous le voile apparent du bien public.

« Un ministre de paix, puisqu'il l'était de la religion (1), osa lever la tête orgueilleusement dans ces temps de cabale et de sédition.

« On vit bientôt ce prélat inquiet, demi-soldat, demi-pasteur, corrompre par ses intrigues secrètes la fidélité des Grands et du peuple.

« C'est alors que, pour se servir d'une expression de Cyrano, on vit vomir des flots d'écume sur la pourpre royale et sur celle de l'Église. Des rimeurs sans mérite et sans vertus vendaient leurs voix aux ennemis de l'État ; des libelles diffamatoires furent les manifestes de cette guerre intestine qui, paraissant ne s'élever

(1) Le cardinal Mazarin.

que contre un seul homme, aurait entraîné tout le royaume vers sa ruine si le Ciel, qui voulait le faire passer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avait soufflé plusieurs fois parmi les mutins cet esprit de discorde, ces raisons d'intérêts divisées, qui les rendirent les seules victimes de leurs projets.

« Ninon n'avait point épargné les conseils à ceux de ses amants qu'elle vit avec douleur hasarder le respect qu'ils devaient à la Majesté du Trône, et elle fut navrée de voir M. de Lenclos, son père, contraire au parti de la Cour.

« Elle ne put se consoler de ce malheur que par l'attachement qu'il voua au coadjuteur, centre de l'orage qui commençait à éclater.

« Quelques efforts que l'on fit pour la tromper sur les vues de l'intérêt public, que la trahison ne manqua jamais d'affecter, elle démêlait les raisons particulières qui conduisaient les rebelles et prit le parti de quitter le théâtre des scènes dangereuses qu'on se préparait d'exécuter.

« M. le marquis de Villarceaux, alors son amant, avait une terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite, et, soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle ne l'avait encore fait, soit qu'elle ne pût soutenir plus longtemps le spectacle des malheurs de sa patrie, elle gagna sur elle pour

aller passer à la campagne près de trois années, dans une uniformité d'amusements, peu faits pour la vivacité de son esprit et pour la légèreté de son cœur. »

Cependant ces trois ans de fidélité n'avaient pas encore épuisé la passion des amants, puisque nous les voyons aussi épris qu'il est possible de l'être, si l'on en juge par les lettres qu'ils s'écrivent aussitôt que, de retour à Paris, chacun d'eux reprit sa vie propre.

A cette époque, Villarceaux fut forcé de partir en voyage pour quelques semaines, et Ninon lui écrivait assidûment des lettres empreintes de tendresse, d'amour, et l'on pourrait encore ajouter de raison.

On trouvera, dans la première, les traces d'une petite bouderie, qu'en femme d'esprit Ninon désire abrégier et dont elle est la première à se moquer.

Les lettres qui suivent sont l'expression fidèle de son état d'âme et de son impatience amoureuse.

Les réponses de Villarceaux sont à l'unisson.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Paris, ce 12 juillet 1650.

Eh bien, mon cher marquis, vous avez reçu une lettre touchante de celle qui fut abandonnée pour moi, et vous n'en avez pas été touché; voilà ce qui prouve que lorsqu'on n'est plus aimée, il ne faut plus écrire.

Vous plaindriez bien davantage M^{me} de X..., si vous n'étiez pas l'auteur de ses maux; vous prendriez parti pour elle, vous blâmeriez son amant, vous penseriez du mal de sa rivale. Quel mortel peut répondre de soi!

Croyez, mon cher marquis, que vous avez été coupable impunément; cela vous enhardira peut-être à faire la même faute. Alors M^{me} de X... ne se plaindra plus; elle se croira mieux vengée par mes tourments que par les vôtres.

Mais éloignons ces idées si funestes. A votre retour, vous resterez donc huit jours à ne voir que moi! Nous ferons toujours nos repas ensemble et toujours les nuits nous réuniront?

Voilà des engagements bien chers à mon cœur et nécessaires à mon existence.

Ces trois ans de bonheur (1) m'ont gâtée... Puissent les petites tracasseries, les petites bouderies et surtout la coquetterie ne pas venir déranger de si charmants projets ! Savez-vous que la dernière fois que nous avons boudé, cela a duré longtemps, tout le chemin d'Auteuil, et puis après que nous avons été rentrés ?

Que cela est ridicule ! Nous partons bien gais, avec le plus beau temps du monde ; nous sommes dans un jardin délicieux et un seul mot vient tout enlaidir. Qu'on ose ne pas croire à la fatalité ? Il faut espérer, cependant, qu'à force de soins, nous saurons prévenir de pareils malheurs.

Vous me demandiez l'autre jour la différence qui existe entre l'homme qui aime beaucoup, celui qui aime peu et celui qui n'aime pas du tout ? Le premier fuit toutes les occasions d'être infidèle ou ne les aperçoit pas. Le second en profite et le troisième les fait naître ; nous sommes de même en fait de coquetterie.

Voilà Chevreuse qui entre, il faut que je vous quitte ; il donne pour raison qu'il est près et que vous êtes loin : cependant vous n'êtes pas inquiet.

(1) Les trois ans passés dans la terre de Villarceaux.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Paris, ce 29 juillet 1650.

Que vous avez raison, mon cher Villarceaux, de croire que mon cœur est aussi déraisonnable que le vôtre ! Quand on aime autrement, on n'aime point ; une âme tendre suit quelquefois la raison, mais de si mauvaise grâce que l'amour n'a rien à dire ; toutes les imprudences qui ne le seront que pour moi, je les ferai toujours sans hésiter ; quant à celles qui pourraient vous nuire, j'espère que je pourrai m'arrêter.

Vous ne vous êtes pas trompé, cette nouvelle séparation me coûte bien plus que l'autre ; c'est peut-être parce que je vous aime mille fois davantage.

Quoique mon sentiment soit bien justifié par la raison, ce n'est pas elle qui l'a dirigé ; sa marche est trop lente ; il a pris naissance et s'est développé avant que j'aie eu le temps de le définir et de m'en rendre compte.

Ah ! je me suis bien trompée quand j'ai cru que votre absence n'était pas la seule cause de ma langueur ; je sens qu'elle est bien augmentée par la

certitude de ce nouveau délai de quinze jours. Je ne pourrai me rétablir qu'à votre retour; votre vue peut tout pour moi, votre gaieté rappellera la mienne.

Depuis longtemps, le rire n'est plus sur mes lèvres, ou, s'il s'y peint, la joie est bien loin de mon cœur. On me demande ce que j'ai; peut-on le demander? *Il n'est pas ici, il restera quinze jours de plus; qu'on ne m'en parle pas, c'est tout ce que je demande.*

Je me suis occupée ce matin à lire toutes mes Lettres par ordre de date; il était bien difficile de les toucher sans les relire; je mourais de peur de trouver des choses plus tendres dans celles que vous m'écriviez il y a six mois. La moindre diminution dans votre amour me serait aussi sensible que sa perte totale.

.

Adieu, la poste part, il faut se quitter. N'est-il pas vrai qu'où vous êtes vous n'avez dit à personne : *Je suis bien heureux, je reste ici quinze jours de plus?* Un autre en serait capable, mais vous, vous ne ressemblez à personne.

Dans la lettre qui va suivre, nous trouvons des traces de jalousie de la part de Villarceaux.

Ninon, livrée à elle-même dans cette ville de Paris,

dont elle était l'un des plus beaux ornements, avait repris la vie mondaine qu'elle aimait autrefois et le marquis s'inquiète de la voir si fort entourée.

Certes la passion des deux amants ne connaît pas encore la satiété, mais elle n'en est plus au point où le souvenir de l'aimé suffit, à défaut de sa présence, pour parfumer toute la vie.

LE MARQUIS DE VILLARCEAUX A M^{lle} DE LENCLOS

A Grenoble, ce 2 août 1650.

Vos lettres m'enchantent, ma Ninon; mais cette foule empressée autour de vous me désespère. Ne m'aviez-vous pas promis de vivre plus retirée? L'espérance trompée est le plus grand des maux.

Votre amour pour le monde est tel que mes alarmes continuelles, mes reproches dictés par l'amour le plus tendre ne peuvent vous toucher, et que vous aimez mieux me voir au désespoir que de changer la moindre chose à votre plan de conduite.

Vous ne voulez pas sentir les inconvénients de cette grande dissipation; d'abord elle refroidit le sentiment, elle ôte à l'âme son énergie, sa candeur

et il ne peut plus exister d'amour dans une âme aussi dégradée. Savez-vous ce qui arrivera ? Presque involontairement, vous reprendrez l'habitude de la coquetterie, la société formera des projets de liaisons pour vous, afin de vous posséder davantage ; quelques hommes prendront cette coquetterie pour de l'amour ; ils se monteront la tête. Il y en a que vous voyez tous les jours ; ils croiront aisément que votre cœur est libre et penseront vous rendre service en vous détachant de moi : quoique vous paraissiez un ange, vous pourriez bien n'être qu'une femme et ne pas résister à tout cela.

Enfin il arrivera quelque histoire que vous me confierez. Vous connaissez ma sensibilité, ma mauvaise tête ; j'exigerai des sacrifices que vous ne ferez pas, parce qu'ils deviendront chaque jour plus difficiles ; notre bonheur sera à jamais troublé, vous en serez affligée sans pouvoir me consoler ; c'est alors que vous sentirez le chagrin d'être obligée d'avoir une conduite contraire à vos principes et à votre bonté naturels.

Quelque effort que vous fassiez pour vaincre votre sensibilité, il vous en restera toujours assez pour vous reprocher de m'avoir rendu malheureux.

Vous vous rappellerez douloureusement que jamais vous n'aurez été plus tendrement aimée et vous souffrirez.

Voilà à quoi vous vous exposez.

Je comptais beaucoup sur votre dernière lettre pour me calmer; mais j'avais beau lire lentement et puis recommencer, je voyais toujours la fin trop près du commencement. On est si superstitieux quand on aime! On craint tout, on croit tout possible.

Méré est venu me voir hier, il m'a beaucoup parlé de vous; il faudrait être bien maladroit pour me parler d'autre chose. A Paris, personne ne vous parle de moi, on pourrait au contraire m'y oublier.

Les passions font de nous un mélange de crainte et de crédulité, comme je le disais tout à l'heure; on croit tout ce que l'on craint et l'instant d'après tout ce que l'on désire. Ah! sans l'amour, comme je serais raisonnable; je l'étais à douze ans beaucoup plus qu'à présent; tout le monde m'en faisait compliment. L'âge de raison est passé pour moi quand il commence pour les autres et il ne reviendra jamais, à moins, cependant, que je ne tombe en enfance.

Adieu; pendant mon absence, vos lettres soutiennent ma vie.

Cependant Ninon commence à discuter : elle défend son indépendance, son droit au flirt ; on sent que

Paris la reconquiert peu à peu et qu'elle éprouve le besoin de se dédommager de sa longue retraite.

DE NINON AU MARQUIS

Paris, 29 août 1650.

Au contraire, mon cher marquis, vous devez être enchanté que ma coquetterie soit devenue générale; ce sont les préférences qui séduisent.

Je veux que l'on me trouve aimable, mais je ne veux pas que l'on m'aime; je penserais toujours à ce que j'aurais fait pour y réussir. Les hommes diraient que je ne vous aime pas; vous le prendriez à la lettre et, quand je tournerais toutes les têtes, vous jouiriez, je crois, médiocrement de mes succès.

Au reste, Chevreuse n'est pas comme vous, il est enchanté de moi; comme il m'a trouvée seule et triste, il en conclut que je suis fidèle; je serais très choquée qu'il en fût étonné. Avant que quelques-uns de vos amis fussent devenus mes ennemis, personne ne s'était avisé d'avoir mauvaise opinion de moi.

Soyez donc tranquille; votre encens est le seul qui me plaise; à peine l'ai-je respiré qu'il m'a eni-

vrée ; tout autre serait un supplice pour moi ; je ne sais s'il me porterait à la tête, mais, à coup sûr, il n'irait jamais jusqu'à mon cœur.

Oublions votre triste prédiction, que nous ne passerons jamais huit jours si heureux qu'à la chaumière ; c'est voir les choses bien en noir. *Jamais* est un mot affreux auquel on ne croit que lorsqu'on le veut bien. Nous serions bien à plaindre si nous augmentions comme cela le nombre des choses impossibles ; je n'en connais qu'une : c'est de cesser de vous aimer.

... Au reste, pour répondre à ce que vous me mandez, je vous dirai que les femmes ont aussi des sens et un amour-propre ; quoiqu'elles doivent en mettre à être sages, souvent celui de plaire l'emporte, et leur extrême coquetterie rend le danger à peu près égal.

Croyez que les hommes pourraient résister à leurs sens s'ils le voulaient ; la seule chose que je leur permette de plus qu'à nous, c'est un peu de libertinage, quand ils n'ont point d'engagement.

A propos, savez-vous que le bonheur de Lauzun est déjà renversé ? J'en ai frémi ; quoi donc ! le bonheur tient à si peu de chose ? Comment ne pas mourir d'inquiétude ?

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

Paris, 30 août 1650.

Êtes-vous comme moi ? Je ne peux pas me faire à passer vingt-quatre heures et à voir que je n'ai diminué mon tourment que d'un jour ; tout ce que je crains, c'est de voir arriver quelque autre avant vous...

... Vous avez pris le bon moyen pour me rassurer sur les nuits d'été, c'est d'en paraître inquiet vous-même ; j'étais dans mon jardin, votre image m'était présente et mon âme était troublée ; ce trouble me donna un instant de jalousie : hélas ! je sais trop que ce qui trouble notre âme ramène trop souvent le délire des sens. Votre présence aurait pu me calmer ; mon amant seul pourrait me faire éprouver cette volupté que j'ai si bien sentie et que je rappelais délicieusement ; mais, pour un homme, toute femme devient une maîtresse.

J'ai eu tort, sans doute, de vous juger d'après les autres hommes. Soyez moins injuste que moi et ne me jugez que d'après quelques femmes.

Que vos lettres mettent de temps en chemin ! Cela fait trembler. On a certainement pu changer mille fois de sentiment quand les lettres arrivent.

Il faut qu'elles vous soient adressées pour que l'on réponde que le cœur qui les dicte est toujours le même.

Ah ! que j'ai besoin de votre retour !

Moi qui parle de votre retour comme s'il était proche ! Il est vrai que le jour de votre arrivée et celui de votre départ auront l'air de se toucher ; vous n'êtes pas sorti un moment de ma pensée. Quand un ami s'éloigne souvent, on l'oublie ; le temps semble avoir été interrompu par un long sommeil ; je vois, au contraire, tous les jours de votre absence s'enchaîner les uns aux autres ; l'un des bouts de la chaîne se rapproche tout doucement de moi, et rien ne l'interrompt.

Adieu, mon cher marquis ; je vous aime mille fois plus que je ne vous aimais ; je ne crois pas que mon sentiment puisse augmenter encore beaucoup ; l'excès même a des bornes.

Dans la lettre suivante, le marquis est encore aussi ardemment épris, mais il commence à douter. Un retard de courrier lui fait perdre la belle confiance des premiers jours ; il entrevoit déjà la possibilité d'une distraction qui ne serait pas Ninon, et l'on verra par la lettre suivante qu'il s'était déjà occupé de faire des vers pour une autre qu'elle.

LE MARQUIS DE VILLARCEAUX A M^{lle} DE LENCLOS

A Grenoble, 4 septembre 1650.

Point de lettres. Je suis au désespoir ; il faut que je me persuade qu'il n'y a pas de votre faute ni de celle de vos gens ; cependant les miens sont bien plus exacts quand je les envoie avant midi à la poste.

Voilà les moments où je regrette l'indifférence, où je voudrais être vieux et bien insensible, où je voudrais presque ne plus exister. L'amour m'attache à la vie et me la rend presque insupportable.

Oh ! si vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, que je vous plains ! Mais puis-je penser que vous souffrez comme moi ? Non, non, la nature vous a donné une âme plus calme et plus courageuse.

Que je suis humilié de ma faiblesse ! Je n'ai fait que de vains efforts pour la vaincre, mais j'en ferai tant que, sans cesser de vous aimer, je parviendrai à cette raison, dont j'entends quelquefois faire l'éloge.

Dès à présent, je prends une résolution et me dis que le pouvoir de l'amour aura des bornes. Il est trop honteux d'en être l'esclave et de l'être seul.

Enfin je suivrai, si je puis, votre exemple, tout coupable qu'il est.

Une foule d'intérêts étrangers à vous m'occuperont ; vous pourrez toujours augmenter mon bonheur, mais il ne dépendra plus de vous seule.

Plus je réfléchis et plus je me dis que c'est sottise de souffrir seul par qui peut apaiser vos souffrances et se garde bien de le faire, trop occupée par des soins étrangers...

... J'étais à murmurer lorsque votre lettre est arrivée ; j'ai fait un cri de joie ; je commençais à mourir d'inquiétude ; je disais à tous ceux qui m'entouraient et qui vous connaissent à peine : « Mais concevez-vous que depuis jeudi je n'ai pas reçu de lettre ? » Ils riaient ; tout le monde ne sait pas la peine qu'on éprouve quand on ne reçoit pas de lettre...

... Que je souffre quand je pense à la fin d'un jour qui a eu tant de peine à passer qu'il doit être suivi de tant d'autres aussi ennuyeux !

Je succombe à l'abattement ; vous connaissez cette maladie de l'âme si difficile à guérir, les plaisirs n'y peuvent rien, ils l'irritent, au contraire ; celui qui disait : « Chacun prend son plaisir où il le trouve » avait grandement raison, car j'aurais beau le chercher où vous n'êtes pas, je perdrais ma peine.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 10 septembre 1650.

Nous sommes allés faire un tour au Havre ; enfin j'ai vu la mer. J'étais fort aise qu'elle fût agitée, parce qu'elle est plus belle, mais je mourais d'envie de m'embarquer dans un canot ; on m'a dit qu'il y avait du danger par un gros temps. Je m'étais fait une tout autre idée d'un vaisseau, tout au moins de l'intérieur. Mon Dieu ! que l'on est mal à son aise là-dedans !

Il n'est pas moins vrai que si vous étiez aux Grandes Indes, je m'embarquerais sur-le-champ pour y aller, dussé-je périr avec tout l'équipage.

Vous savez bien que je dis la vérité et que pour vous voir plus tôt je crèverais mes chevaux, mes gens, j'abandonnerais tous mes amis.

Cela est très mal. Voilà ce qu'on gagne à chercher la vérité ; on sait enfin tout le mal qu'on est capable de faire...

... Charleval m'a montré ce que vous lui mandiez ; j'ai lu votre économie en fait de vers ; vous avez l'adresse de faire servir plusieurs fois les mêmes sans qu'il y paraisse ; comme vous avez

substitué à mon nom celui de X..., je vais faire comme s'ils m'étaient adressés.

Je n'aime pas :

Plus tendre qu'amoureux,
Aimer sans frénésie.

Apprenez, monsieur, que la frénésie a bien son mérite et que quand on fait dire comme on aime, on ne sait pas aimer.

Mais comme ce sont de vieux vers, je ne veux pas m'en choquer.

Si, par hasard, vous en faites de neufs, ayez la bonté d'être plus amoureux que sage et sachez aimer avec tout le délire de la frénésie.

Vraiment, quand j'ai commencé à trouver beaucoup de plaisir à vous entendre, j'ai bien compté là-dessus...

En lisant vos lettres, je suis forcée de vous aimer plus que de raison ; elles sont tendres et se succèdent sans beaucoup d'intervalles. J'avoue que malgré la fermeté de mon caractère et surtout ma rare vertu, si je vous voyais un peu après la lettre, ce ne serait pas sans frénésie.

Vous pourriez me dire aussi que mes lettres vous font plaisir ; ne me faites pas attendre vos réponses, je vous jure que rien n'est aussi doux pour moi que de vous parler.

Il y avait hier à souper une certaine M^{me} de ..., à qui j'ai beaucoup parlé, parce qu'elle a été bien amoureuse et que j'aime à parler à des gens qui peuvent m'entendre. La méchante m'a assuré que vous aviez aimé M^{me} de ... à la folie, que vous ne la quittiez pas d'un instant; vous lui rendiez justice en l'aimant beaucoup, mais si vous ne m'aimiez pas encore plus qu'elle, qui me sera garant de votre foi? Prouvez-moi donc que j'ai tort de craindre.

Adieu; je serais bien fâchée de vous dire que je vous aime, puisqu'il vous est impossible d'en douter.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 20 octobre 1650.

... Lisez les lettres d'une femme tendre, même passionnée; elles sont moins brûlantes, moins expressives que celles de son amant; l'amour cependant s'y fait mieux reconnaître; peut-être nulle phrase n'est énergique, ne peint le délire des sentiments, mais chaque mot respire la tendresse et l'abandon.

Dans une lettre d'amante, toutes les expressions

semblent unies, enchaînées par la même pensée, jusqu'au désordre de son style, tout en ressent l'empreinte et rien ne peut en interrompre l'effet.

Enfin, soit amour, soit amitié, comme l'un et l'autre de ces sentiments est le fondement de notre bonheur ou de notre malheur, est, en un mot, le plus grand intérêt de notre vie, nous les avons plus médités, plus calculés que vous, nous en saisissons mieux les rapports, les nuances, nous devons mieux les définir, et, d'ailleurs, le dirai-je ? l'habitude de feindre, de cacher de bonne heure nos impressions, en rend l'expression plus adroite, plus fixe.

Notre amour-propre est habitué à se modifier sans cesse selon les circonstances. Cette étude, cette victoire sur soi-même est peut-être au-dessus de vous ; mais il est certain que si notre amour-propre égale ou même surpasse le vôtre, jamais il ne se montre ainsi à découvert, et, dans nulle occasion, notre style doit s'en ressentir.

Voilà, cher marquis, ce que je pense sur cet objet. Peut-être n'est-ce qu'un radotage, mais vous savez que je vous confie toujours ce qui passe dans ma tête et dans mon cœur.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Grenoble, ce 25 octobre 1650.

Si je suis obligé de rester encore quelque temps loin de vous, je sens que ma tête s'en ira tout à fait. C'est toujours mon cœur qui la dirige.

Vous croyez m'aimer davantage depuis que j'ai volé dans vos bras, malgré les obstacles qui semblaient s'y opposer ; mais, ma Ninon, ne savez-vous pas que rien n'est impossible à l'Amour.

Quand je ne ferai pas tout ce qu'il est possible de faire, ce sera toujours la faute de l'occasion et jamais celle du sentiment.

Surtout, n'oubliez pas les intérêts de l'Amour ; jamais je ne saurais vivre sans vous. Pensez quelquefois à ce que j'éprouve.

Quand nous sommes séparés, si l'amour vous rappelle une image fidèle de celui qui vous aime, vous le verrez languir et vous désirerez autant que lui l'instant qui doit nous réunir.

Je suis fort inquiet de savoir que vous avez blâmé indirectement Ch... d'être trop occupé de sa maîtresse ; j'ai tiré une conséquence fâcheuse pour moi, on aime tant à retrouver ses sentiments dans les autres ! Vous n'aimez donc pas, puisque vous trouvez ridicule qu'on aime beaucoup ?

Je voudrais bien que vous m'expliquassiez cela.

Je ne puis vous rendre le bonheur que j'ai éprouvé hier soir en lisant votre lettre; convenez qu'un amant qui aime est un être bien ridicule; j'en ai fait les réflexions en voyant que dans presque toutes vos lettres vous cherchez à me rassurer parce que je me plains continuellement. Dites-moi donc des injures pour me faire taire.

Convenez que je dois regretter le temps où c'était toujours vous qui aviez peur; vous étiez peut-être même plus heureuse. Les instants plus doux pour une femme bien tendre sont ceux où elle fait le bonheur de son amant. Quel calme! quelle sécurité! Prévoit-on alors que le moindre nuage puisse obscurcir de si beaux jours?

Mais les femmes sont envieuses, elles veulent savoir si l'amant aime assez pour être jaloux. Ce bonheur ne suffisait pas, il fallait que la jalousie flattât l'amour-propre; on rend son amant insupportable et on le gronde après...

... Décidément, je ne suis pas trop heureux aujourd'hui; je dis du mal de l'amour et peut-être des femmes: c'est la règle. On murmure contre son maître et l'on se plaint de ce que l'on aime trop.

Si j'avais de la raison, je dirais: Est-ce donc sa faute? Et, si je l'aime chaque jour davantage, doit-elle changer comme moi?

Mais je n'en ai point et dans mon chagrin je me

dis : on se fait toujours illusion dans les premiers temps de l'amour, on suppose sa maîtresse indulgente, complaisante; mais les femmes! les femmes!...

Communément, presque toutes commencent à dire le mot qui plaît et finissent par dire celui qui afflige.

Vous savez à quel point le comte aime M^{me} de ...; elle avait ramené d'Angleterre une femme de chambre jolie comme tous les anges. Le comte est un peu léger. M^{me} de ... crut s'apercevoir que, malgré son parfait dévouement, la constance de son amant ne soutiendrait pas l'épreuve d'une aussi jolie personne.

Elle fit l'impossible pour cacher son inquiétude, parce qu'elle est fière. Enfin, un jour, emportée par la douleur, elle lui dit : « Je vous soupçonne, et si vous ne cessez de m'alarmer, j'aurai M. un Tel et je vous le dirai. »

Il fut tout étonné, mais il ne le crut pas.

A quelque temps de là, elle arriva dans sa chambre, pâle comme la mort, et lui dit, avec toute la noblesse possible :

« Je vous ai tenu parole; j'ai eu un Tel, à tel endroit, à telle heure », de manière enfin qu'il ne pût la soupçonner de le tromper.

Il eut d'abord envie de la tuer et il finit par tomber à ses pieds. Je ne conçois pas cet homme. Il

faut être d'une faiblesse ! A sa place, j'aurais méprisé et fui ma maîtresse pour la vie.

Adieu, ma divine Ninon, je vous envoie un roman qui vous fera plaisir à lire ; l'auteur a bien de l'esprit et même de la sensibilité. C'est une chose bien rare. C'est au point que j'ai toujours peur d'être moins aimé, le jour où je vous trouve plus aimable qu'à l'ordinaire.

Dans le plus vrai, vous avez trop d'esprit ; autrefois vous ne raisonniez pas sur l'amour en l'analysant ; vous l'avez presque réduit à rien.

Pauvre amour ! mais mon cœur lui rend bien tout ce que vous lui disputez.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 29 octobre 1650.

La femme dont vous me parlez dans votre dernière lettre est une très honnête femme ; je vous assure que vous ne me mépriserez pas si je m'accusais d'une infidélité, après vous en avoir menacé ; on ne méprise pas celles qui avouent leurs faiblesses, parce qu'on méprise trop celles qui les cachent à leur amant.

Mais ne disputons plus ; je n'ai pas plus envie

d'être infidèle que d'être trompée et vous ne connaissez pas mon cœur, rien ne peut m'arracher à vous.

Je me connais mieux en bonheur que celle qui sacrifiait son amant à une couronne : dans ce cas, la folie est la sagesse et la raison fait souvent de bien mauvais marchés.

J'ai appris avec un plaisir extrême que votre frère avait obtenu la place qu'il désirait. Je prends toujours ma part de tout ce qui vous arrive d'heureux.

Je ne puis m'ôter de la tête que votre père est le mien ; votre frère est mon frère, vos amis sont mes amis, il n'y a que votre femme dont je ne sais absolument que faire.

Un maudit voyage à Fontainebleau m'a enrhumée, je paie mon étourderie ; mais, au reste, il est bien sûr qu'il m'arrivera toujours quelque chose tant que vous serez absent. Je suis comme ces soldats qui ont la maladie du pays : quand ils obtiennent leur congé, ils se portent à merveille. Le jour que j'irai au-devant de vous, je serai plus forte et plus gaie que je ne l'ai jamais été. Je suis persuadée que vos soins sont nécessaires à mon existence.

Comment vivre sans elle, à moins d'en ignorer la douceur ?

Ce qui me choque, c'est que vous ne vouliez pas

me croire quand je vous mande que je souffre. Je ne me plains jamais sans souffrir. Quand je serai morte, vous serez bien attrapé !...

Adieu, je suis contente aujourd'hui ; je ne serai heureuse que dans quatre jours.

Ainsi qu'on le voit, le spectre de l'infidélité commence à hanter les amants.

Pour si impersonnelle que soit la forme sous laquelle il se présente, ils ne l'en admettent pas moins et Ninon va même jusqu'à célébrer sa réalité.

Villarceaux avait-il conté l'histoire pour connaître l'appréciation de sa maîtresse à cet égard ? Était-il déjà obsédé de la passion qui allait bientôt occuper son cœur ? Toujours est-il qu'il change, imperceptiblement d'abord, puis plus sérieusement ensuite, et Ninon lui adresse des reproches. Après un retour, qui fut l'apothéose de leur passion et qu'il lui annonçait en ces termes, il se dissipa quelque peu :

LE MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

Grenoble, le 3 novembre 1650.

Me voici, ma Ninon ; je reviens.

En voyageant jour et nuit, je ne serai pas encore

assez tôt dans vos bras. Plus le moment de vous voir approche, moins je me sens le courage de l'attendre ; l'espoir du bonheur est un bonheur déjà, mais l'impatience trop vive est un tourment.

Adieu, adieu ; j'ai tant d'affaires pour ce bienheureux départ qu'à peine j'ai le temps de fermer ma lettre.

Six semaines après, Ninon lui écrivait la première lettre qui eût trait à la jalousie.

Après s'être doucement rebellée contre la tyrannie de la tendresse, elle se plaint d'une liberté trop grande, qui lui semblait friser l'indifférence.

Enfin, nous voyons apparaître celle qui fut le sujet de la discorde entre les deux amants : M^{lle} d'Aubigné.

Cette femme, dont la fortune devait être si éclatante, avait séduit Ninon par les charmes de son esprit, en même temps qu'elle l'apitoyait par ses malheurs.

Le commerce d'amitié qui se forma entre les deux femmes fut si tendre que les mémoires du temps avaient quelque peu calomnié le sentiment qui les unissait.

Toujours est-il que M^{lle} d'Aubigné, petite-fille de l'écrivain satirique, compagnon d'armes d'Henri IV,

le marquis Agrippa d'Aubigné, se trouvait réduite à un état de fortune si précaire qu'elle fut heureuse d'accepter, pour quelque temps, l'hospitalité de Ninon.

Celle-ci, que sa philosophie souriante mettait à l'abri des sentiments de défiance, fut la première à éveiller l'admiration chez le marquis à l'égard de cette amie, pour laquelle elle était heureuse de lui voir partager ses sentiments.

Mais ce dernier se laissa prendre, malgré lui, au charme de la jeune fille, qui sut en même temps lui inspirer un respect infini.

La conquête de Villarceaux était le début de sa carrière de séductrice. M^{lle} d'Aubigné fourbissait ses armes; elle le faisait avec d'autant plus d'entrain qu'elle était certaine d'être invulnérable elle-même et son cœur ne fut jamais entamé au préjudice de son ambition.

A l'époque où cette lettre fut écrite, M^{lle} d'Aubigné n'habitait plus avec Ninon, mais avec une demoiselle de Saint-Hermant, qui fut en partie cause de son mariage avec Scarron, pour avoir montré au poète impotent une lettre de cette dernière qui disait du bien de lui, dans un style que les courtisans du temps devaient plus tard qualifier d'enchanteur.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

Paris, ce 10 décembre 1650.

Depuis un mois que vous êtes à Paris, je ne suis pas contente de vous.

Je ne sais si vous m'aimez autant qu'autrefois... Vous alliez dans le monde, mais il vous en coûtait autant qu'à moi. Vous ne me disiez pas, *j'aime le bal, j'aime la société* : c'est me dire je vous aime faiblement, l'amour n'est plus le grand intérêt de ma vie.

Cessez de croire que je parle du monde et de la Cour comme les femmes de finance parlent des femmes de qualité. Vous avez une bien fausse idée de ma philosophie ; non je ne hais que ce qui vous éloigne de moi ; encore, si vous partagiez mes regrets !... Mais être heureux de ce qui me tourmente !

Quand vous me quittez, ce n'est donc pas un sacrifice que vous faites au devoir ?

S'il vous en coûtait davantage à le remplir, j'unirais mon courage au vôtre ; vous n'en avez pas besoin, cette idée m'aigrit tous les jours davantage.

Oui, j'en jure, je renoncerai à vous, s'il faut re-

noncer à l'idée de vous plaire uniquement, si d'autres intérêts vous occupent, vous plaisent, mon sort est arrêté.

Vous osâtes me dire hier que vous désiriez que je m'amuse ? Insensé ! apprenez qu'au moment où je pourrais me distraire, où votre image disparaîtra un instant, je ne vous aimerai plus...

Ne dites plus : Je peux vous aimer à la folie et m'amuser ; non, non, non : si vous vous plaisez où je ne suis pas, vous ne m'aimez plus.

Au reste, vous l'avez deviné ; je ne savais pas que j'eusse un amant *comédien*. J'imagine que c'est une nouvelle que vous avez apportée de province.

Puisqu'on a le projet de vous alarmer on devrait au moins faire des histoires plus raisonnables.

Je remarque que les femmes, quoiqu'elles n'aient pas beaucoup de charité entre elles, se ménagent plus sur ce point. Il est rare qu'une femme dise à une autre : « Votre amant vous trompe », à moins qu'elle ne soit très méchante ou que ce soit une amie qu'elle croie qu'il est de son devoir d'avertir.

Je vous demande sincèrement pardon de mes si nombreuses égratignures. Vous blessez mon cœur et je blesse vos mains. Il faudrait être plus adroite et plus juste dans ses vengeances.

Vous parlerai-je encore ? Non ; précisément parce que j'ai mille choses à vous dire, vous en seriez

peut-être importuné, il faut se priver de ses plaisirs, pour conserver, s'il se peut, son bonheur.

Vous passez votre vie chez M^{lle} d'Aub *** (1), croyez-vous que j'aime cette liaison ?

J'ai soupé hier avec des personnes qui vous connaissaient beaucoup ; elles voulaient me persuader que vous étiez léger, même infidèle... les méchantes gens ! J'ai bien vite rompu la conversation... ; peut-être auraient-ils détruit ma tranquillité... L'avouement vaut mieux qu'un jour qui blesse.

LE MARQUIS A NINON

Au Marais, ce 9 décembre 1650.

Non, assurément, je ne passe pas ma vie chez M^{lle} d'Aub *** ; je ne la vois que des moments. Tenez, il y a de l'injustice et de l'esprit dans votre lettre et je ne puis souffrir cela.

Avec vous, jamais on ne sait où l'on est ; l'incertitude de vos opinions est désespérante.

Vous m'accusez d'aimer le monde et quand je vous retenais dans ma Terre, vous me grondiez de

(1) Françoise d'Aubigné, devenue M^{me} Scarron, puis M^{me} de Maintenon.

ma sauvagerie. Vous vous en souvenez? Il n'y a que six mois, vous ne l'avez donc pas oublié.

Convenez que c'est un peu d'inconséquence, comme de me lier avec M^{lle} d'Aub ***. N'est-ce pas chez vous que j'ai fait connaissance avec elle? Ne la trouviez-vous pas charmante? Quand je chercherais à en faire mon amie, quel mal y aurait-il à tout cela?

Allons, avouez que vous êtes déraisonnable. Vous, me soupçonner? être inquiète?... Ce soir je vais bien vous gronder.

Le reproche que Villarceaux avait adressé à Ninon d'avoir un amant comédien, s'il n'était pas fondé à ce moment, rappelle une aventure, dont le souvenir fut consacré par un bon mot et dont les héros furent Ninon et le danseur Précour.

Elle était à ce moment la maîtresse du maréchal de France, comte de Choiseul, dont elle disait : « C'est un très digne seigneur, mais il ne donne jamais envie de l'aimer. »

Le comte de Choiseul s'inquiétait des visites trop fréquentes de Précour à Ninon, mais il doutait encore, lorsque celui-ci parut un jour vêtu d'un habit se rapprochant de l'uniforme militaire. Il ne put résister au désir de le railler en lui demandant à quel

régiment il appartenait et à quel corps ce régiment était attaché. Plein de vanité, Précour lui répondit : « Monseigneur, je commande un corps dans lequel vous servez depuis longtemps. »

Le comte de Choiseul comprit ; il alla trouver Ninon, éclata en reproches, mais il aimait et il pardonna.

Cependant les deux amants s'aiment toujours et si la confiance disparaît peu à peu de leurs cœurs, la passion y règne toujours en maîtresse jalouse.

Mlle DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 11 décembre 1650.

Je n'ai pas eu de lettres hier matin. Vous savez qu'il m'en faut une à mon réveil. Vous êtes fort sensible aux inquiétudes que vous causez. Je n'aurais jamais cru que les suites d'un retour si désiré seraient accompagnées de tant de peines.

... Quelque chose qui arrive, ou je perdrai mes droits sur votre cœur, ou personne n'en aura, soit sous le nom de l'amitié, de l'estime, toute espèce de sentiment me déplaît également.

L'amitié exige des soins, une confiance entière, des sacrifices, même ; l'amant que mon cœur a

choisi ne formera pas de ces liaisons. Si lorsque je vous ai connu vous aviez eu une amie, je n'aurais pas été jalouse; mais au moment où mon cœur est le plus enflammé pour vous, vous voulez faire votre amie intime, dites-vous, de M^{lle} d'Aub*... L'amour ne peut plus vous suffire. Grand Dieu, comme on se trompe soi-même avec ces amitiés-là !

Non, non, mon cher Villarceaux, si vous m'aimez encore vous n'auriez pas une aussi belle amie. C'est de la tyrannie, diriez-vous? Oui, tel est mon caractère; si j'ai beaucoup de droits, j'en abuserai; si j'en ai de faibles, je les abandonne.

Nous entrons maintenant dans la période des reproches et l'âme très fière de Ninon ne les admet pas. C'est là le sentiment qu'elle exprime dans la lettre suivante :

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 13 décembre 1650.

Votre conduite m'éclaire de plus en plus et vous n'y mettez pas d'adresse; vous avez, me dites-vous,

tout abandonné pour moi au commencement de notre liaison; c'est ce qu'on fait toujours, non seulement pour la femme qu'on aime, mais pour celle qu'on désire; les sacrifices sont pour celle qu'on veut avoir, il n'en est plus pour celle dont on est adoré. Si son cœur souffre, si sa santé s'altère, on s'en remet au temps pour la guérir. Digne procédé des hommes légers qui vous ressemblent, je savais cela depuis longtemps; il était inutile d'employer quatre pages pour me le redire. Je n'ai que des éclairs de raison, ils me suffisent pour apprécier la vôtre. Je sais distinguer la raison de la pédanterie; les petites prétentions, de l'ambition noble et la gloriole, de la gloire. Je ne confonds pas non plus les devoirs sacrés que notre cœur nous force à remplir, avec les devoirs futiles que l'opinion et la société commandent à la sottise. La passion m'aveugle quelquefois, mais malheureusement, jamais assez pour me persuader que je sois heureuse : vous voulez m'ouvrir les yeux, vous y parviendrez sans doute; mais je ne verrai que des vérités cruelles.

Vous voyez, froid raisonneur, par cette réponse, combien votre lettre est déplacée. Gardez dorénavant pour vous seul ces sublimes idées, et, s'il est encore un sacrifice que vous puissiez me faire, que ce soit celui de vos sermons glacés.

Vous sentirez, j'espère, que malgré le peu de

tendresse que vous avez mis à la fin de votre lettre, je l'apprécie tout ce qu'elle vaut. Je ne sais pas jusqu'à quel point vous voulez réparer les torts de l'Amour auprès de la Cour et de la Société; mais je sais très bien jusqu'à quel point je veux souffrir les réparations, et vous verrez combien je vous sais gré d'avoir été le premier à détruire une illusion trop chère.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Versailles, ce 14 décembre 1650.

Quelle lettre, ma Ninon ! est-ce bien votre main qui l'a tracée ? est-ce bien votre cœur qui vous l'a dictée ? Non, non, c'est un instant d'humeur, de jalousie peut-être, qui vous rend à la fois si coupable et si injuste. Que voulez-vous de moi ? parlez ; croyez-vous qu'il existe des sacrifices que je balancerais à faire pour votre bonheur, même pour votre tranquillité ? Pourquoi ne pas les ordonner, plutôt que de me traiter avec ce persiflage amer qui me désole et qui me peint à quel point j'ai pu vous déplaire.

Est-ce là le moyen d'entretenir le charme de cette liaison, qui faisait l'envie de tous mes rivaux ?

Je ne suis point coupable. Non, je ne le suis pas ; vous ne pouvez soupçonner mon cœur de trahison. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Vous m'accablez ; vous me punissez sans m'entendre, vous vous plaignez sans m'expliquer mon crime et vous me rendez mille fois plus à craindre que vous.

Si, dans ma dernière lettre, j'ai pu gauchement vous mander des choses qui blessent votre sensibilité, que pouvez-vous en conclure ? Faut-il mal interpréter quelques phrases mal-adroites ? . Ah ! je suis sûr que vous vous repentez déjà de m'avoir si mal compris, si mal traité. Je vous écris cette lettre de Versailles, je brûle de la suivre pour vous faire avouer tous vos torts.

Mais Ninon, si amoureuse qu'elle soit encore, juge la situation avec sa profonde philosophie. Elle sent que Villarceaux se détache et elle n'ignore point combien il est difficile de retenir un amant.

Elle est, du reste, sollicitée, courtisée de tous côtés et son caractère s'accommode mal d'être négligée.

Cependant elle se garde de faire le coup de tête qu'une femme moins sérieuse ne manquerait pas d'accomplir à sa place, et, dans cette occurrence, elle demande des conseils à son ami Saint-Evremond.

Cet écrivain, qui lui fut toujours fidèle et dont le dévouement fut grand pour Ninon, prétendait qu'au-

cun homme ne pouvait rivaliser avec elle sous le rapport de la loyauté (en amitié).

Il lui écrivait ces vers :

Dans vos amours, on vous trouvait légère
En amitié, toujours vive et sincère :
Pour vos amants, les humeurs de Vénus,
Pour vos amis, les solides vertus.

.

Tantôt, c'était le naturel d'Hélène,
Ses appétits comme tous ses appas ;
Tantôt, c'était la probité romaine,
C'était l'honneur, la règle et le compas.

C'est donc dans la société de cet ami éprouvé que Ninon songe à se retirer pendant quelques jours à la campagne.

Elle a deux buts : se soustraire à l'influence du marquis en même temps qu'à l'atmosphère amoureuse de sa passion, et réfléchir, loin de toute excitation, à la résolution qu'elle veut prendre et qui doit compter dans sa vie, car Villarceaux fut le seul amour sérieux et réel de Ninon.

DE NINON AU MARQUIS

A Paris, ce 15 décembre 1650.

Je me suis fâchée, et j'ai eu tort. Comment voulez-vous que je demande le sacrifice des plaisirs auxquels vous donnez le nom de devoirs ? Quand après vous parlez avec plus de franchise et que vous dites : j'aime le bal, je suis encore plus embarrassée de vous dire : n'allez pas où vous aimez à aller, je boude, cela ennuie ; mais il m'est pour le moins aussi impossible de ne pas me fâcher qu'à vous de ne pas aimer le plaisir qui nous sépare.

Tout cela me fait faire de sérieuses réflexions ; j'ai besoin d'appeler la raison à mon secours ; j'ai besoin de courage et peut-être d'être quelques jours sans vous voir. Saint-Évremond m'a proposé d'aller quelques jours à la campagne, c'est le service le plus essentiel qu'il pût me rendre... Rester à Paris sans vous voir m'eût été impossible. Je pars, ne me suivez pas, je l'exige, je vous le défends. Je crois que j'ai encore des droits sur vous ? pourquoi les aurais-je perdus tous ?... l'ai-je mérité ?

J'attends même de votre soumission de ne pas

m'écrire. Je ne recevrais, ni ne répondrais à vos lettres. Je vous demande comme une marque de tendresse quelques jours de calme et de solitude. Ne craignez rien, je suis loin de vouloir vous abandonner ; attendez de mes nouvelles, j'espère qu'elles ne tarderont pas à vous parvenir, et je vous jure qu'elles précéderont de peu mon retour. Ne me résistez pas, je vous en conjure ; à quoi vous servirait de me voir ? il n'y aurait que moi d'heureuse.

DE NINON AU MARQUIS

A Picpus, ce 23 décembre 1650.

Je vous tiens parole, marquis ; depuis huit jours que je suis seule ici, j'ai eu le temps de me livrer aux réflexions ; surtout lisez-moi avec attention ; je vois bien qu'il faut que je vous confie ce qui se passe dans votre cœur ; non seulement vous ne l'avoueriez pas, mais à peine en conviendriez-vous avec vous-même, et vraiment je ne sais pas pour-quoi.

Maintenant, me voilà raisonnable... Est-ce un crime d'être inconstant ? C'est tout au plus un tort nécessaire. Je vous ai dit cent fois que je ne voulais vous enchaîner que par les plaisirs. C'est un

amant que j'aime et non pas un esclave... Vous allez me trouver bien indulgente. C'est toujours notre faute si l'on nous est infidèle, sûrement nous avons oublié d'ajouter quelques fleurs à la chaîne qu'il fallait embellir de tout le prestige de l'amour, pour la rendre éternelle... Tranchons le mot. Si M^{lle} d'Aubigné m'enlève votre cœur, je ne m'en prends qu'à moi. Depuis longtemps j'ai découvert le feu secret dont vous brûliez pour elle. Je m'en suis aperçue, même avant vous, marquis. On est éclairée lorsque l'on craint de perdre un si doux intérêt dans sa vie... Je l'avouerai, j'ai fait l'impossible pour vous retenir ; la connaissance du caractère de M^{lle} d'Aubigné est devenue une étude particulière pour moi. Sans cesse je me suis mise en parallèle avec elle. Nos défauts, nos agréments, tout a été comparé mille fois, tout a été calculé, combiné avec vos goûts, avec le genre de votre esprit et de votre caractère ; il s'agissait de découvrir ce charme secret qui faisait triompher ma rivale ; je dis plus : l'emprunter, le lui ravir, même, et la combattre avec ses propres armes... Soit amour-propre, soit défaut de lumières, je n'ai pu le *découvrir* ; mais il n'en existe pas moins... La grâce, l'attrait se modifient sous tant de rapports que l'esprit même ne peut en saisir toutes les nuances... C'est donc ce je ne sais quoi qu'on ne peut définir, ce rien qui serait tout pour moi si

j'avais pu le deviner et qu'un voile épais me dérobe sans cesse. Ah ! quand l'amour m'aurait éclairée, peut-être encore aurais-je fait de vains efforts pour m'entourer du charme qui vous attire... J'aime mieux le croire, c'est un regret de moins pour mon cœur, car en dépit de ma philosophie, je vous regrette, marquis : oui, je vous regrette, comme ces songes pleins de charmes, dont les souvenirs sont encore si doux et que d'impuissants désirs ne peuvent ramener.

Qui peut cesser de plaire a perdu le droit du reproche ; mais j'aurais lieu de me plaindre si je n'étais plus rien pour vous.

Adieu, marquis, si le temps fane les fleurs que vous aviez jetées sur ma vie, je veux en recueillir ce qui reste et lui dérober du moins quelques traces du bonheur dont vous m'aviez enivrée. Je serai après-demain à Paris, je me sens le courage de vous voir.

Le résultat de cette retraite, ce renoncement assez mélancolique à des droits uniques sur le cœur du marquis ne fut pas agréé de celui-ci qui répondit par l'aveu involontaire de son second amour :

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 25 décembre 1659.

Quoi ! c'est vous qui êtes injuste, c'est vous qui doutez de mon cœur ! Puisqu'il faut se défendre, c'est par vous seule que je prétends m'excuser. Qui possède Ninon ignore l'inconstance. Ah ! croyez qu'il est sur la terre des biens précieux dont on ne peut se détacher.

Oui, Ninon, vous êtes comme ces beaux jours sans nuages... peuvent-ils avoir d'autres rivaux qu'eux-mêmes ? Tant qu'ils existent, toujours les mêmes hommages ; s'éclipsent-ils, on adore leur souvenir.

Sans doute, je rends justice aux grâces, aux agréments de M^{lle} d'Au..., mais l'aimer... vraiment je ne vous conçois pas. Quelle idée ! sur quel fondement ? Est-il en moi aucun caractère de la passion que vous me supposez ?

Vous ne pouvez imaginer qu'une personne aussi rare inspire une fantaisie !... Convenez que cette pensée seule serait un crime... Je ne serais pas enchaîné pour ma vie, Ninon ne régnerait pas sur moi, que jamais je n'aurais pensé à plaire à

M^{lle} d'Au... On ne doit pas tenter des choses impossibles.

Méré n'est pas de mon avis ; sous le titre d'ami, il lui rend les soins d'un amant. Mais de bonne foi, est-ce que cet homme peut lui plaire ? Un ennuyeux, un pédant, qui veut soumettre la grâce à des principes... qui veut enseigner l'art d'être aimable... Lui ! Eh bien, par exemple, voilà de ces choses auxquelles il est impossible de m'accoutumer. Concevez-vous qu'il n'ennuie pas M^{lle} d'Au... à périr ? En vérité, quelquefois en dirait qu'elle l'écoute avec plaisir... Les femmes ont souvent des goûts inexplicables ; mais il n'y faut pas penser, cela donne trop d'humeur.

Adieu, vous que j'aime plus que jamais. J'irai chez vous de bonne heure et j'espère que Ninon rougira de m'avoir soupçonné.

DE M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, le 3 janvier 1651.

Je vous répéterai ce que je vous ai dit hier au soir, marquis. Je ne suis point contente de vous. Pourquoi cette dissimulation ? Pourquoi vouloir me tromper ? Votre infidélité n'a fait que m'affliger,

mais votre peu de confiance me blesse. Croyez que nous y perdrons tous deux, vous jetez dans notre liaison une contrainte qui véritablement en détruit tout le charme. Mais expliquez-moi donc votre entêtement. Quel est votre but, en me niant ce que je sais ? Pourquoi prendre un rôle qui n'est pas fait pour vous ? Allez, vous ne pouvez être faux sans une gaucherie dont je vous sais bon gré. Ne vous fâchez pas si je vous dis que votre colère contre Méré m'a divertie.

En m'assurant que vous êtes à cent lieues de songer à M^{lle} d'Au... si je crois qu'il puisse lui plaire : ce mouvement naturel est charmant. Si je voulois me venger, je vous dirois que c'est un rival dangereux, vous le mériteriez ; mais je ne sais pas mentir. Cet homme, en vérité, n'est pas à craindre ; ce n'est pas un amant, c'est un philosophe amoureux, un amateur froid de la Beauté qui lui plaît. Eh ! mon cher marquis, je vais vous dire notre secret. Nous permettons bien à ces sortes de gens de grossir la foule des hommages ; mais qu'ils sont loin de nos faveurs : il faut du feu pour faire naître la flamme. Les plaisirs sont la récompense de ceux qui savent les apprécier, et la plus honnête parmi nous veut bien qu'on la respecte, mais non pas qu'on la désire faiblement.

Soyez bien tranquille ; ce ne sera pas Méré qui vous rendra malheureux... Vous le seriez, si la

Belle Indienne (1) en aimoit un autre que vous... convenez-en ; allons, plus de mystère. Songez que c'est votre secret, et non l'aveu d'un tort que je vous demande. Renoncez à ce titre d'amant, en me donnant le nom d'amie. Sont-ce mes faveurs que vous craignez de perdre ? Ah ! marquis, je n'en ai plus de nouvelles à vous offrir. L'art divin de leur rendre leur premier charme n'est plus en mon pouvoir.

Il fut un temps où dans vos bras les caresses de la veille n'étoient pas reconnues le lendemain, où vous me grondiez de vous avoir caché des jouissances que cependant l'amour n'avait fait que répéter, pour les rendre nouvelles. Cet heureux temps n'est plus, le charme est évanoui. L'amour ne reforme pas les chaînes que le temps a su détruire, et les fleurs dont il les avait tissées ne lui paraissent plus assez fraîches, pour en resserrer les nœuds. Adieu, marquis, croyez que mon amitié est vive comme l'amour.

Il est impossible ici de ne point admirer la noblesse d'âme de Ninon. Au lieu de chercher à exciter sa jalousie et à se servir de ses soupçons contre Méré

(1) On appelait ainsi M^{lle} d'Au... quand elle arriva d'Amérique et surtout à l'époque où commence cette correspondance.

pour s'attacher à nuire à sa rivale dans l'esprit de son amant, elle lui dit avec une franchise qu'on ne saurait trop admirer quel est le rôle exact de cet homme dans la vie de M^{lle} d'Aubigné.

La lettre suivante, du marquis, est très intéressante, car elle indique un cas psychologique assez fréquent.

Il est possible que sans la clairvoyance de sa maîtresse et sans l'assurance qu'elle lui donna du sentiment qu'il ressentait pour Françoise d'Aubigné, il eût attaché moins d'importance à son entraînement vis-à-vis d'elle.

Nous le voyons, Villarceaux n'ose plus nier : il s'excuse ; c'est l'admiration de Ninon pour son amie qui a causé tout le mal, ou, tout au moins, c'est là ce qu'il désirerait lui faire croire. Il est possible qu'il soit de bonne foi, car il aime encore Ninon et ne peut se faire à l'idée de la séparation. Cependant M^{lle} d'Aubigné le tente par des attraits si précis et des vertus si différentes des fantaisies de sa maîtresse qu'il se sent attiré également par toutes deux.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 4 janvier 1651.

Quel ascendant, quel empire vous avez sur moi ! il me semble que ma pensée vous soit soumise. Vous me pénétrez avant moi-même, et dans l'instant où vous me croyez infidèle, l'aveu de ma faiblesse n'est qu'un triomphe pour vous ; je dis plus, une nouvelle preuve de tendresse que je vous donne.

Oui, vous me connaissez plus que moi ; je n'ose décider sans vous ce que je suis ; je m'ignore moi-même, et vous consulter sur l'état de mon âme c'est le seul moyen de savoir ce qui s'y passe.

Quoi ! vraiment vous me croyez occupé de M^{lle} d'Au... ? en êtes-vous bien sûre ? n'allez pas vous tromper vous-même. Vous m'aimez, Ninon... On croit toujours ce que l'on craint... Je vais vous parler franchement ; vous n'êtes pas plus en état de me juger que moi-même. Nous voilà dans une incertitude dont rien ne peut nous faire sortir. Mais pourquoi vous être plu à me faire un portrait si séduisant de M^{lle} d'Au... ? Pourquoi me vanter avec tant de délicatesse les attraits de sa personne

et les grâces de son esprit ? *Je n'y aurais peut-être pas pensé.* Il est coupable à vous de jeter des doutes dans mon cœur.

Nous étions si heureux, je pouvais posséder Ninon et jouir sans infidélité des grâces, des perfections de cette charmante Indienne. La douceur de la voir, le charme de l'entendre ne peut-il être ressenti que par un amant?...

Mais avec quelle chaleur j'en parle... Ninon, je tremble que vous n'ayez raison.

Ah ! si je suis inconstant, mes regrets vous donnent l'avantage sur votre rivale. Cette offense devient un hommage. Vous me croyez libre et ma chaîne ne fait que s'étendre. Je m'égare sans m'en douter. C'est une âme honnête qui reste toujours pure, même dans la faute que le hasard lui a fait commettre.

Si cette charmante Indienne m'occupe, c'est de vous qu'elle emprunte toute sa séduction et mon cœur est innocent de la faute qu'il avoue.

Ici nous assistons à la naissance d'un sentiment dont la complexité ne manque pas d'intérêt.

Ninon, trop supérieure pour se laisser aller à la basse jalousie, comprend que Villarceaux lui échappe.

Elle est trop intelligente et elle voit trop, par expé-

rience, combien il est difficile de remonter le cours d'une passion pour essayer de le retenir par les moyens ordinaires.

Cependant elle n'admet pas de ne plus jouer un rôle dans sa vie et, plutôt que de le perdre, elle préfère intervenir comme amie et comme conseillère.

Est-elle absolument sincère en assurant au marquis qu'elle ne veut que son bonheur?

Désire-t-elle, au contraire, affirmer son empire en réglant ce bonheur d'après ses propres vues?

Espère-t-elle qu'en lui tendant cet appât, Villarcieux ne s'éloignera pas et la considérera comme indispensable?

Voulut-elle, par un raffinement spécieux, associer son image à celle des joies des amoureux?

Entre-t-il dans ses vues de surveiller plus étroitement la liaison qu'elle prétend vouloir aider à former?

Ne met-elle pas son amour-propre à paraître si peu froissée d'un abandon qu'elle prévoit, qu'elle le précipite, en même temps qu'elle songe à servir d'intermédiaire pour la formation d'autres liens?

Il faudrait, pensons-nous, répondre à toutes ces questions par l'affirmative, car chacun de ces sentiments habite certainement l'âme de Ninon lorsqu'elle écrit les lettres qui vont suivre :

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 10 janvier 1651.

Pourquoi, marquis, avez-vous craint de venir me voir ? vous me l'aviez promis. Vous ne redoutez assurément ni mes plaintes ni mes peines.

Trop juste pour me permettre les unes, trop raisonnable pour ne pas vaincre ou vous cacher les autres, vous ne m'auriez trouvée occupée que de votre bonheur et je n'en aurais parlé que pour le rendre parfait. Je ne prétends qu'à votre confiance et ne puis être malheureuse qu'en la perdant. Souvent l'amitié est encore nécessaire à l'amour ; elle a des consolations qu'il ne donne pas.

Le bonheur se prolonge en le confiant, les peines s'adoucissent. Pourquoi ne venez-vous pas les épancher dans mon cœur ? vous le trouverez toujours tendre et juste. Mais parlons de votre position ; descendons ensemble dans votre cœur, puisque vous-même ne pouvez le connaître...

N'en doutez pas, marquis, vous aimez, et d'autant plus vivement que vous cherchez à vous le dissimuler. L'on avoue aisément une passion faible, que l'amour-propre peut traiter de goût ou

de simple occupation, si le succès ne la couronne pas ; mais celle qui nous maîtrise, même dans sa naissance, dont l'empire se pressent avant de s'être exercé, celle-là, marquis, se fortifie longtemps avant qu'en en convienne avec soi-même.

Oui, marquis, nous la combattons, nous éludons sa puissance, en raison de notre faiblesse ; le caractère lutte contre la sensibilité ; il semble que l'incertitude du sort qu'on se prépare porte à conserver l'ombre du doute qui nous flatte ; et ne pas s'avouer sa faiblesse rappelle l'illusion d'un reste de liberté. Marquis, voilà votre état, croyez-moi, cessez de vous en défendre.

Si j'étais assez peu sensible pour me douter de mon amour-propre en ce moment, j'aimerais mieux cent fois qu'une passion violente vous entraînât loin de moi, qu'un goût léger qui ferait tort à tous deux.

Oui, puisqu'il faut vous perdre, je chéris l'empire de ma rivale ; par lui je vous deviens nécessaire. Vous êtes trop amoureux pour n'avoir pas besoin de mes conseils ; votre égarement doit rappeler ma raison ; ma force naîtra de votre faiblesse. J'ai déjà fait votre bonheur ; une seconde fois, il est dans mes mains ; que cette idée m'est chère ! quelle douceur elle répand dans mon âme !...

Venez, marquis, ne tardez pas un moment ; adoucir vos peines est un besoin de mon cœur.

Espérance, douce consolation, tout va renaître pour vous par les soins de l'amitié.

Par tendresse pour Ninon, venez près d'elle vous occuper de votre bonheur... Quand je vous attendais comme amant, je ne vous ai jamais tant désiré.

De grâce, ne restez pas ce soir à Versailles ; songez que le roi a plus d'un courtisan et que vous êtes toute ma cour.

Dans la lettre qui va suivre, nous trouvons Ninon rebelle à l'amour du marquis, qu'elle ne veut pas partager avec sa rivale.

Elle lui demande de lui faire le sacrifice de ses désirs, en célébrant les beautés de l'amitié.

DE M^{lle} LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 15 janvier 1651.

Eh bien ! marquis, mes rigueurs, mes refus vous ont bien surpris : lisez ma lettre et que votre esprit me juge. Je sens que vous êtes plus nécessaire que jamais à mon bonheur, et c'est en ce moment que, plus touchée de vos égards, plus sensible à vos soins, je veux obtenir le sacrifice de vos désirs ; ma faiblesse vous plaît, moins qu'elle ne m'embar-

rasse. Ma résistance me paraît une bêtise et mon abandon un ridicule ; d'ailleurs vous connaissez mes idées sur l'amitié, je suis convaincue que tout ce qui en altère la pureté la détruit : l'expérience des autres contribue encore à affermir mon opinion.

La femme qui se partage entre son amant et son ami est assez généralement méprisée de l'un et de l'autre. Nous connaissons pourtant quelques honnêtes femmes qui ont adopté cet usage. Elles méprisent sans doute beaucoup la classe où le hasard m'a placée, et je méprise souverainement leurs mœurs. Je ne vise point à la considération, mais je ne veux plus céder à un homme dont le cœur n'est plus à moi. Si quelquefois l'ivresse de vos sens s'empare des miens, c'est un mouvement naturel à tous les êtres, et dont je me défends moins qu'une autre ; mais je ne suis pas troublée par eux.

Quand votre intérêt, votre bonheur occupe et mes jours et mes nuits, ce sentiment actif, profond, me suffit, m'enchaîne et remplit trop ma vie pour ne pas me préserver auprès de vous, et des désirs et de l'amour. Je ne puis comparer ce que j'éprouve qu'aux paisibles sentiments de la plus tendre amitié fraternelle. J'ai bien pénétré le fond de mon âme, tout ce qui s'y passe est relatif à vous. Je voudrais vous voir adoré de cette charmante Indienne ;

je voudrais qu'elle réunît pour vous tous les avantages de la nature et du hasard.

L'amour peut-il se placer au milieu de tous ces vœux ? En est-il le guide ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je prendrai tous les titres que vous voudrez ; mais celui que je préfère, c'est le titre qui ne me *livrera* que votre confiance, qui me donnera des rapports avec vous. Réprimez des désirs qui tiennent plus à votre jeunesse qu'à *mon peu d'attraits*. C'était sans modestie que je vous disais, l'autre jour, que je croirais vous dérober les plaisirs dont vous paraissez jouir auprès de moi, portez-les à l'objet plus digne de les fixer : je le suis d'apprendre et de hâter vos succès.

Adieu, réfléchissez, apportez-moi vos résolutions ; n'en séparez pas votre délicatesse ; mais songez que j'aime mieux une faiblesse de plus qu'une visite de moins.

A cette lettre, le marquis répond par l'aveu de son amour nouveau et de ses regrets concernant Ninon qu'il désire toujours, alors qu'il aime Françoise d'Aubigné.

Cependant, il est facile de lire entre les lignes qu'il est heureux de pouvoir se consacrer ouverte-

ment à cette dernière et Ninon n'est pas dupe de sa résignation.

Aussi allons-nous la voir le mettre en garde le plus loyalement du monde contre lui-même d'abord et contre les artifices de M^{lle} d'Aubigné. Pour la première fois, elle fait de sa rivale un portrait véridique et insiste sur l'ambition de cette dernière et son peu d'aptitude à l'amour.

L'aimable femme la croit dangereuse pour son ami et ne peut s'empêcher de le lui dire.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 27 janvier 1651.

Il faut céder, il faut vouloir tout ce que vous voulez. Ne soyez donc que mon amie ; mais donnez-moi la force de ne pas me rappeler sans cesse les droits que j'ai perdus. Répétez-moi que les douceurs de l'amitié peuvent remplacer le charme de l'amour ; trompez-moi par pitié... mon état est indéfinissable. Je déteste cet attrait insurmontable qui m'entraîne loin de vous, et cependant je crains de ne pas trouver dans mon cœur une passion assez vive pour justifier mon infidélité. Ah ! Ninon, si ce n'était qu'un goût léger auquel j'eusse

sacrifié le bonheur de ma vie... ; l'égarement d'un cœur enivré de tous les feux de l'amour peut seul excuser ma faute... Cependant, n'est-ce pas un crime d'aimer vivement une autre que Ninon ? Que de sentiments contraires je trouve dans mon cœur ! Plaignez, ménagez ma faiblesse, j'accepte vos conseils. Enseignez-moi l'art de séduire que vous possédez si bien ; on est heureux deux fois quand on vous doit son bonheur.

Je ne vous parle plus de Méré, le portrait que vous en faites me tranquillise ; mais Chevreuse me tourmente. Je l'avoue, il est aimable et possède au dernier degré cet art de séduction calculée que la coquetterie seule peut combattre avec avantage, mais hélas ! trop à craindre pour une femme sans expérience. Hier au soir, nous soupâmes chez Scarron ; votre absence me laissait sans appui... Jamais M^{lle} d'Au... ne fut si belle ; jamais Chevreuse ne fut plus galant et plus occupé d'elle. Pour moi, qui ne suis jamais rien sans vous, tourmenté et par amour et par amour-propre, je ne trouvai pas un mot à dire ; désolé de mon embarras, le décelant à force de vouloir le cacher, je m'en punis en me retirant sous prétexte d'une légère indisposition et rentrai chez moi dévoré d'humeur et de jalousie. Vous allez me gronder ; je sais combien la gaucherie vous déplaît. Pardon, mille fois pardon ; j'irai ce soir chez vous prendre des

leçons de séduction et de grâce ; mais répondez-moi un mot ce matin, j'ai besoin, pour vivre heureux, de vous occuper sans cesse.

DE M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 1^{er} février 1651.

Marquis, je ne devrais dire qu'é trois mots : vous êtes perdu ; mais j'ai pitié de vous et votre bonheur m'est cher. Vous me feriez croire que tous vos succès passés ne sont dus qu'au hasard et que vous connaissez bien peu le cœur des femmes. Puisque vous l'ignorez, marquis, apprenez qu'elles cherchent toujours, parmi leurs adorateurs ceux dont elles peuvent faire des victimes. En les accablant de rigueurs, elles s'établissent une réputation de vertu, que peu de temps après elles sacrifient à celui qui, plus adroit, trouve le moyen de les séduire sans devenir leur esclave. De ces deux rôles vous n'avez pas choisi le plus brillant, il faut en convenir. Hier au soir, d'après ce que vous me dites, je vois que vous avez fait maladresses sur maladresses. M^{lle} d'Au... a plus de finesse que vous ne pensez ; en deux mots voilà son portrait. Son cœur est froid, elle ne se doute pas de ses sens ;

n'étant point née pour être coquette, elle en est plus dangereuse pour vous. En vain, Méré lui donne des principes bien méthodiques de l'art de plaire, sa naïveté naturelle reparaît souvent. Vous ne voyez qu'elle et c'est ce qui vous perd; vous jugez que tout ce qu'elle craint est de vous céder.

En effet, qu'est-ce qui pourrait l'y porter? Elle ne vous aime point, elle n'aime qu'elle; *l'art ne fait point naître les sens*, c'est un don de la nature. Vous ne pouvez donc la devoir qu'à sa tête; oui, marquis, qu'à sa tête; écoutez seulement. Par le mot *sens*, on ne veut peindre que cet attrait invincible pour le plaisir, que les hommes cherchent toujours dans leurs maîtresses. Il en est cependant un autre qui peut porter le même nom : celui-ci est presque indéfinissable; il naît du désœuvrement, de la lecture des romans, de l'exaltation actuelle; c'est un vide, un besoin inexplicable qui règne dans la tête de quelques femmes, auxquelles elles sont aussi soumises qu'aux mouvements involontaires de leurs sens. Ce désir chimérique les domine d'autant plus qu'il n'a pas de but réel; un homme adroit le tourne toujours à son avantage; avec art il gagne la confiance d'un cœur qu'il veut séduire; connaissant sa faiblesse il la plaint, il parle d'un bonheur qui lui est inconnu et qui fait le charme de sa vie.

Aisément, il monte une tête qui s'exalte d'elle-

même; elle croit voir sa chimère se réaliser; bientôt celui qui la lui fait entrevoir lui devient nécessaire. S'il a le sens commun, alors il s'éloigne; il augmente par là le désir, le besoin qu'on a de le voir.

Voilà, marquis, la conduite que vous devez avoir avec M^{lle} d'Au...; si vous ne réussissez pas, au moins n'aurez-vous rien à vous reprocher.

Votre lettre m'a touchée plus que je ne puis le dire; elle est à la fois sensible et naturelle et m'a peint votre cœur.

Oui, marquis, n'en doutez pas, les douceurs de l'amitié peuvent remplacer le charme de l'amour.

Puisque vous êtes raisonnable et franc, je vous répons de votre bonheur; y travailler c'est m'occuper du mien.

Nous voyons par la lettre suivante que la belle fille songeait effectivement à son propre bonheur, non seulement en s'assurant l'amitié de Villarceaux, mais encore en cultivant une fantaisie que le pauvre marquis ne pouvait pas admettre.

Semblable en ceci à beaucoup de gens, il n'entendait pas que d'autres s'accommodassent des attraits qu'il cessait d'adorer uniquement.

L'amour-propre, chez lui, survivait au grand

amour et, bien qu'il ait le cœur pris ailleurs, il n'admet pas que Ninon puisse se consoler aussi promptement de leur séparation.

LE MARQUIS A NINON

A Paris, ce 24 février 1651.

Expliquez-moi donc, ma chère Ninon, les assiduités de Matha. Quoi ! n'est-il plus possible d'arriver chez vous sans le trouver ? Véritablement je n'y conçois rien ; à peine le connaissiez-vous il y a quelque temps ; n'est-ce pas un peu d'inconséquence de votre part ?...

... Je suis pénétré de votre lettre. Est-ce que vous croyez que M^{lle} d'Au..., si jeune, si remplie de candeur, soit déjà dans la classe des femmes que vous voulez me peindre ?

Non, ma chère Ninon, il faut la distinguer : cette âme pure et naïve n'a pas encore été corrompue par les hommages, par les exemples pernicioeux qui choquent trop nos yeux pour qu'elle en soit séduite ; c'est que vous ne la connaissez pas ; non, vous l'avez jugée trop légèrement, elle est incapable d'art et l'art ne réussirait pas auprès d'elle ;

quant à ma gaucherie, vous avez entièrement raison et je me corrigerai.

Encore un mot, répondez-moi bien vite, je vous en prie, au sujet de Matha, que je sache ce que c'est que cette liaison; j'en suis d'une impatience extrême; je ne puis vous exprimer le prix que je mets à votre confiance sur ce point.

NINON AU MARQUIS

A Paris, ce 25 février 1651.

Doucement, mon cher marquis, il faut de la justice; on ne nous domine que par les soins, on ne règne sur nous que par le charme de l'amour... Vous m'avez bien prouvé que ma tendresse seule ne pouvait suffire à votre bonheur.

Quant à moi, j'ignore si mon âme est aussi susceptible que la vôtre d'être emportée par la violence d'un nouveau sentiment (j'en doute même), mais d'après la douce philosophie dont je me suis fait une loi, je ne dois pas, je ne crois pas passer mes jours dans les regrets. Les plaisirs ont eu tant de charmes à mes yeux! Puis-je y renoncer?

J'ai fait l'impossible pour vous, en ne goûtant que ceux de la constance, tant qu'ils nous ont réunis; c'était, je puis le dire, le triomphe de l'amour,

je m'en étonnais moi-même, et, si chaque jour me trouvait fidèle, l'ivresse seule de nos nuits pouvait à peine me l'expliquer.

Je vous ai perdu, je vais me rendre à mes penchants, à mes goûts ; vous aviez changé mon être ; je redeviens légère. J'ignore encore quel est celui qui doit me plaire ; peut-être est-ce Matha, peut-être en est-il plus loin lui-même qu'un autre que je ne connais pas encore et qu'un moment d'ivresse placera dans mes bras.

Quoi qu'il en soit, je ne veux de l'amour que son délire, et dans la crainte d'aimer encore, sans vouloir m'attacher, mon amour-propre se contentera de plaire.

Mais parlons de ma rivale...

Vous croyez donc M^{lle} d'Au... incapable d'art !

Voyez comme l'on juge différemment ! J'avais même aperçu dans cette personne *si pure* un penchant à la coquetterie, qui tient peut-être plus du désir de dominer que du besoin de plaire, mais qui cependant est réel.

Que je me trompe ou non, mon cher marquis, dans tous les cas je vous conseille d'employer pour séduire d'autres moyens que la vivacité de votre sentiment, et, sans offenser celle que vous aimez, je crois que l'être destiné à lui plaire sera peut-être tendre, mais sûrement fort adroit.

Adieu, l'ami dont tout amant devrait être jaloux.

LE MARQUIS A NINON

A Paris, ce 25 février 1651.

Quel langage ! Ah ! qu'il est loin de vous ressembler ! Comment se peut-il qu'un changement aussi subit se fasse dans votre âme ?

Écoutez-moi, mon amie, je conçois qu'avant d'avoir goûté les douceurs de cet amour pur, fidèle, enfin de ce sentiment divin qui peut seul porter ce nom, vous vous soyez laissé emporter par toute l'effervescence de votre âge et de votre tête ; sans guide, sans conseil, enivrée d'hommages et d'encens, le plaisir était votre idole et votre désir constant de plaire n'avait point d'autre but.

Je dirai plus : votre grâce enchanteresse, ce charme si rare que vous possédez, donnait à votre légèreté un attrait, un pouvoir indicible qui vous excusait sans cesse, et jusqu'à votre abandon, jusqu'à ce système de volupté éternelle dont vous faites votre gloire devenaient une source de séduction pour tous ceux qui vous apercevaient ; en un mot, jamais le délire de l'amour ne siéra à une autre aussi bien qu'à vous ; communément il dépare, il déprécie votre sexe. Mais de quoi ne tireriez-vous pas un moyen de nous séduire ? Mon

sort fut même de vous rendre fidèle. D'autres peut-être avaient eu des droits sur Ninon ; Villarceaux seul avait obtenu son cœur.

Combien de fois, ma divine amie, ne m'aviez-vous pas remercié avec enthousiasme de vous avoir fait connaître cette volupté de l'âme que deux amants sensibles peuvent seuls goûter !

Combien de fois dans mes bras, dans l'instant de la plus douce ivresse, vos lèvres brûlantes ont-elles quitté les miennes pour prononcer des mots tendres, expressifs, qui tenaient plus du charme de l'amour que de son délire !

Vous l'avez connu ce bonheur inexprimable qui naît de l'union seule des âmes ; serait-il sorti de votre mémoire ? Un aussi doux souvenir peut-il s'effacer ? Non, ma Ninon ; qui fut capable d'aimer ne peut renoncer à l'amour ; c'est en vain que vous espérez trouver dans la volupté ce charme qui nous attache à la vie. Un vide affreux sera la suite d'un aussi faux système ; un cœur, une âme honnête ne s'émoussent, ne se blasent jamais.

NINON AU MARQUIS

A Paris, ce 27 février 1651.

... Votre lettre n'avait point le sens commun.

Venez disputer sur tout cela avec le comte de Grammont, avec Matha; vous verrez comme ils sont aimables, éloquents.

Je leur ai montré votre lettre, ils en ont ri pendant deux heures et moi-même aussi.

Pardon; je vous l'avoue... ah! j'avais grande envie qu'ils vinssent à mon secours. Mais qu'une femme est faible!

Au reste, cela prouve cependant combien vous avez encore d'empire sur moi; réfléchissez bien à votre pouvoir; au fait, j'ai été quelque temps indécise. Que dis-je! Un moment même votre avis l'a emporté. Eh! quel avis encore? Une folie, de l'exaltation, un projet ridicule qui ne cadre en rien avec mes principes, ni même avec les vôtres...

Comme l'amour-propre nous égare, marquis! une autre vous attire, vous attache; mais vous voulez encore que je dépende de vous; il faut bien que ce soit à la vanité que j'attribue votre lettre. Quel autre sentiment aurait pu vous la dicter, si ce n'est un reste de jalousie? S'il n'y avait pas trop de présomption à le croire, je me le persuaderaï pour me divertir.

Vous, jaloux de moi en ne m'aimant plus! Concevez-vous rien de si gai? Mon Dieu que je le voudrais!

LE MARQUIS A NINON

A Paris, ce 28 février 1651.

Eh bien ! quand je serais jaloux, tourmenté, peut-être même malheureux, vous trouvez donc cela bien amusant ?

... Oui, je l'avoue, je suis tourmenté, inquiet... c'est vous perdre une seconde fois que de craindre qu'un autre vous possède.

En effet, suis-je donc si déraisonnable?... Ne peut-on adorer sa maîtresse et paraître sensible aux charmes d'une personne aussi rare que M^{lle} d'Au... ? En un mot, voulais-je vous trahir ? Ai-je eu un instant l'idée de me séparer de vous ? C'était vous qui cherchiez un prétexte pour rompre. Comment ne pas le croire lorsque aussi subitement vous cherchez à former d'autres nœuds ? Que je suis triste, malheureux !

Non, Ninon, Matha ne sera pas couronné, j'aime à me le persuader ; non, non, tant de bonheur n'est pas fait pour lui.

La lettre qui va suivre pourrait passer pour une vengeance de femme, si ceux qui ont analysé le

caractère de Ninon n'avaient pris le soin de nous l'expliquer.

Peut-être les sentiments dont nous venons de parler ne sont-ils pas étrangers à la rédaction de cette missive, mais son but principal fut de situer d'une façon définitive la situation respective des deux amants. Ninon, trop fière pour partager, n'admettant pas d'occuper le second rang dans le cœur où elle avait si longtemps régné, s'était réfugiée dans un sentiment qui lui donnait encore la prépondérance.

Elle n'était pas la maîtresse, soit ; elle serait l'amie, la confidente, celle qu'on consulte et qui exerce encore une influence souveraine.

Ninon changeait de sceptre, mais elle en arborait un quand même.

A ce sentiment se joignaient la fougue de sa nature, longtemps réprimée, et son amour pour le plaisir, qui les lui faisait rechercher en chassant le plus vite possible le chagrin, qu'en véritable disciple d'Épicure elle réduisait à sa plus simple expression.

NINON AU MARQUIS

A Paris, ce 1^{er} mars 1651.

Matha ne sera pas heureux.

Mon cher marquis, vous me faites trembler avec vos serments; à peine peut-on répondre de soi. Jugez s'il est prudent de répondre ainsi des autres; d'ailleurs vous devez sentir combien il serait coupable de ne pas enhardir ma confiance.

Comment ferais-je à présent pour avouer un tort dont vous me croyez si loin?

Je n'oserais jamais; il faudrait donc être fausse, vous tromper, ce qui ne m'est arrivé avec personne; ne vous y attendez pas, je vous en avertis; le ciel m'a donné en franchise tout ce qui me manque en vertu.

En un mot, si c'est être coupable que d'avoir un nouvel amant, je le suis autant que l'on peut être.

Écoutez-moi et jugez vous-même si j'ai su résister.

C'était hier au soir; je ne sais par quelle fatalité ou bien par quel bonheur je me trouvais seule lorsque Matha arriva chez moi; autant que je puis me rappeler, vous m'aviez promis de venir à cette heure et même de remettre un voyage à Versailles, voyage indispensable.

Les devoirs d'un courtisan sont sacrés... (mais Matha ne songe à la cour que lorsqu'il n'a rien de mieux à faire), enfin, je vous le répète, tout paraissait concourir à ce que je fusse seule quand il entra.

Il semble que les hommes ayant toujours un sentiment de leur victoire, qui non seulement leur donne plus de confiance, mais qui, même, leur prête un charme qu'ils n'ont pas ordinairement. Jamais Matha ne me parut plus brillant, plus rempli d'agréments que dans le moment où l'on me l'annonça.

Il était mis à peindre, il avait une grâce extrême, je ne pouvais me lasser de le regarder ; il a trop d'expérience pour n'avoir pas remarqué l'impression qu'il faisait sur moi ; l'espoir se mêlant à sa gaîté naturelle, il devint d'une folie la plus aimable, la plus piquante. Bientôt il excita la mienne et la conversation fut d'une extrême vivacité.

Dans ce moment, mes yeux se portèrent sur une glace qui était vis-à-vis de moi. Trop heureux effets de l'amour, mon cher marquis, jamais, j'en suis sûre, vous ne m'avez vue si belle ; je crois qu'en cet instant j'aurais pu même entrer en rivalité avec M^{lle} d'Au... Si mon miroir ne me l'avait pas dit, Matha me l'aurait prouvé par ses discours passionnés et par l'ivresse qui se peignait dans ses yeux.

Je vous laisse à penser s'il devint pressant. Je

vous l'avouerais : dès ce moment, je ne retardais son bonheur que par une recherche voluptueuse et non par une froide résistance ; son art profond l'en avertit : tout à coup, avec une malignité dont lui seul est capable, il feignit de calmer ses transports et de prendre ma défense calculée pour un refus. Une apparente tristesse succéda à sa vivacité ; il quitta mes genoux, s'assit à deux pas de moi et osa regarder sa montre d'un air indifférent : a-t-on jamais poussé plus loin l'adresse et la feinte ?

Il faut être femme ou, pour mieux dire, il faut être Ninon pour se peindre tout ce que j'éprouvai dans ce moment. Mon cœur, mes sens, mon amour-propre, tout fut à la fois dans les intérêts de Matha.

Comment cacher ce qui se passait en moi ? Je n'ai point l'habitude de feindre, et moins encore dans de pareils moments ; jugez combien Matha devait jouir de sa cruelle ruse ! Mes yeux, mon silence, mon embarras, tout me trahissait.

En une minute, vingt projets me passèrent dans la tête ; mais, je l'avoue, tous avaient le même but.

Plus mon trouble augmentait, plus il affectait de calme et d'indifférence. Ah ! combien j'aurais désiré d'y répondre par toute la froideur qu'il méritait ! combien je détestais en moi-même l'ascendant invincible qu'il prenait sur moi !

En ce moment, rappelant tout mon courage, j'eus

la force de me lever et de faire quelques pas ; je voulais fuir un instant aussi dangereux pour ma gloire...

Mais à quel point l'amour se rit de nos projets ! Je veux sortir, mes pas me portent malgré moi vers ce boudoir si souvent témoin de nos plaisirs. Vous le savez, cet asile plein de charmes ne fut profané ni par de froides conversations, ni même par les plaintes de l'amour mécontent : jamais il ne fut témoin que de son ivresse, de son délire ; l'amant seul que j'adore en a l'entrée, m'y trouver sans lui me paraîtrait un crime. Pouvais-je donc en approcher sans émotion ?

Songez à ce qui se passait en mon âme ; songez qu'un instinct secret dirigeant mes pas, tout à coup je me trouve dans ce lieu de délices : ma vue se trouble, mes genoux fléchissent ; Matha, qui me suivait (peut-être encore malgré lui), s'approche pour me soutenir ; la douce pression de ses bras achève mon délire ; il sent le battement de mon cœur qui le pénètre, qui l'enivre lui-même ; plus de feintes, plus de calculs, plus d'inutiles défenses, un charme secret nous unit, la force nous abandonne, nous tombons aux pieds de la statue de l'Amour...

Adieu, mon cher marquis ; venez me voir, surtout plus de leçons ; jugez, d'après ma lettre et ma franchise, si je suis d'humeur à être grondée.

Aimez-moi, mais respectez mon système et mes plaisirs.

Cette lettre, on le comprend, causa au marquis un émoi terrible, et il résolut de ne plus revoir Ninon ; mais celle-ci ne l'entendait pas ainsi ; non seulement elle voulait continuer à vivre dans le voisinage de Villarceaux, mais, sa démonstration faite, elle tenait à honneur de l'aider dans ses nouvelles entreprises sentimentales, n'admettant guère qu'un homme aimé officiellement d'elle pût être dédaigné par une autre.

LE MARQUIS A NINON

A Paris, ce 4 mars 1651.

Aimez-moi, mais respectez mon système.

Que vous importe qu'on vous blâme, quand il est impossible de se détacher de vous ?

Mais dites-moi d'abord par quel raffinement de cruauté vous vous êtes plu à me désespérer, en m'écrivant cette lettre cruelle ? Pourquoi cette peinture qui me tue ?

Pourquoi ne pas me laisser dans un doute qui me rendait heureux ?

Croyez-vous que depuis longtemps je n'eusse pas

prévu ? Que dis-je?... non, non, je ne le prévoyais pas, car c'est à peine si je puis encore le croire : n'y pensons plus.

Que m'importe, après tout ? Mon intérêt vous fait si peu.

Ce n'était, dans le fond, que votre intérêt que je blâmais, je vous jure que ce n'était absolument que cela.

Mais c'est qu'il inconcevable, inouï que l'on trouve Matha si séduisant.

Enfin, je le répète, il n'y faut plus penser ; au reste, M^{lle} d'Au. ; m'occupe seule en ce moment.

Si je ne vous en parlais pas, c'était de peur de vous importuner ; hier au soir, elle était ravissante...

Vous trouverez simple que je ne sois pas trop empressé d'aller chez vous. M. Matha, que j'y rencontrerais, me déplaît à l'excès avec tous ses agréments, je vous en avertis ; mais cela ne vous fera rien de ne pas me voir ; il vous tient lieu de tout.

Adieu, Ninon.

DE NINON AU MARQUIS

A Paris, ce 4 mars 1651.

Vous êtes un fou, un extravagant !... Je veux,

moi, que vous veniez me voir sur-le-champ. Je suis légère en amour, mais quand il s'agit de l'amitié, je n'entends plus la plaisanterie.

Venez donc, je le veux, je l'exige...

Puisqu'à la fin vous y consentez, je ne vous quitte que pour écrire à M^{lle} d'Au... Voilà, à présent, la principale affaire dont nous devons nous occuper.

Je vous ai promis mes conseils et, qui plus est, le succès ; songez que je ne me trompe jamais...

Plus d'humeur ; venez vite dans cette rue des Tournelles qui vous fut si chère.

NINON AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Paris, ce 25 mars 1651.

Je vous répéterai toujours la même chose, mon cher marquis, je ne puis concevoir que ce soit vous (vous que l'Amour avait autrefois si bien traité), qui ayez besoin de mes conseils...

Les premiers coups sont portés, ne perdez pas une minute pour en profiter.

Jusqu'à présent, vos yeux seuls ont parlé ; il faut que votre bouche explique avec éloquence tout ce

que votre cœur a conçu ; je vous le répète, il n'y a pas un instant à perdre.

J'ai su jeter en son âme un trouble, une agitation qui ne peuvent être que favorables pour vous.

Grâce à mes soins, ni sa vertu, ni ses principes, ni la dévotion même à laquelle elle est portée ne peuvent la rassurer...

... Le grand malheur est que vous êtes bien amoureux ; grands dieux ! vous me faites trembler ; si vous alliez parler en amant timide, je ne répondrais plus de rien... Je vous dis là de bien grandes vérités ; profitez-en. On se console de ne pas réussir auprès d'une femme qui n'a nul goût pour vous ; mais perdre la victoire par sa faute, il n'y a nulle ressource pour l'amour-propre.

Mais M^{lle} d'Aubigné était une grande ambitieuse qui basait son programme sur la prudence apparente.

Elle ne voyait dans sa beauté qu'un moyen de fortune, et dans son dépit de ne pouvoir parvenir à entrer dans les rangs de cette noblesse à laquelle elle appartenait par sa naissance, en épousant un grand seigneur, elle écouta la voix de l'ambition en s'alliant à Scarron.

C'était un poète satirique très renommé, qu'une maladie incurable clouait depuis longtemps sur un

lit de douleur. Son grand renom attirait chez lui tous les beaux esprits du temps, et désireuse de sortir du rang, Françoise d'Aubigné, à défaut du mari qui lui aurait donné une place à la cour, se décidait à épouser Scarron.

Elle fit part de sa résolution à Ninon dans la lettre suivante, qui peint bien à la fois le caractère ambiteux et l'hypocrite vertu qui furent les traits caractéristiques de la future presque reine.

M^{lle} D'AUBIGNÉ A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 24 mars 1651.

Vous n'étiez pas chez vous hier, ma chère Ninon ; je venais vous confier une chose qui vous étonnera beaucoup : je crois que je vais épouser Scarron.

Le triomphe de la raison est de trouver du charme aux choses que les circonstances nous forcent d'accepter ; c'est à quoi je travaille depuis hier.

Si vous saviez avec quelle noblesse il m'a parlé ! « Choisissez, m'a-t-il dit, ou d'une pension modique pour être reçue dans un couvent, ou de par-

tager et mon sort et mon bien. » Pouvais-je balancer ?

J'avoue cependant ma faiblesse : ce vieillard infirme me cause du dégoût ; je me dis qu'il sera plus mon père que mon époux ; cette difformité me rebute. Quoi ! c'est moi qui tiens aux vains avantages de la figure ? Je rougis d'y penser. Détester la laideur de son mari est presque désirer qu'il soit séduisant... Ah ! ma chère Ninon, que nous sommes faibles ! Combien l'âme la plus pure trouve en elle-même de principes de corruption !

Mais, à propos, savez-vous que je ne puis concevoir votre lettre ? Vous m'affligez, vous m'alarmez. Villarceaux m'aime, il ose concevoir de l'espoir ? Et vous, mon amie, vous semblez me parler pour lui ! A qui donc puis-je me fier sur la terre ?

Vous savez que mes principes me préservent des dangers de l'amour. D'ailleurs, comment ajouter foi à la passion du marquis ? lui, l'être le plus léger, aimer véritablement ! Si je pouvais le croire, je le plaindrais, car le ciel ne nous défend pas d'avoir pitié d'un être qui souffre... Mon Dieu ! que vous avez mal fait de me parler de tout cela ! Je sens que je ne pourrai m'empêcher d'y penser. Le marquis est bien à plaindre ou bien coupable.

A cette lettre, que Tartufe n'eût pas reniée, Ninon

répondit avec l'ironie brillante qu'elle maniait à merveille :

M^{lle} DE LENCLOS A M^{lle} D'AUBIGNÉ

A Paris, ce 1^{er} avril 1652.

Épouser Scarron ! C'est un grand parti ; à votre place, il faudrait tout l'empire de la raison pour m'y décider ; mais je pense que vous ne pouviez faire autrement.

Au reste, vous autres amateurs de la Divinité, vous êtes moins à plaindre que nous ; vous offrez tout au ciel et vos tourments deviennent des jouissances ineffables, n'est-il pas vrai ?

Cependant, je crois remarquer dans votre répugnance certains sentiments terrestres qui m'inquiètent pour votre salut. Vous me direz, chacun a ses faiblesses ; on reconnaît le péché originel ; tout ce que vous voudrez. Avec ces manières-là, on ne gagne point le ciel ; à votre place, j'y renoncerais. Comme vous dites fort bien, être trop révoltée de la laideur de son mari, *c'est presque désirer qu'il eût été séduisant.*

De là, jugez un peu des crimes entassés les uns sur les autres : un bonheur pur, des jouissances

d'âme et de cœur... Est-ce qu'on est la maîtresse de son imagination ? Par exemple, si dans un de ces écarts criminels elle allait se porter sur Villarceau... je tremble d'y penser ; il n'y a rien d'impossible ; vous entendez qu'alors, avec toute la clémence divine, vous seriez perdue...

Au vrai, votre position est très inquiétante ; s'il est écrit que vous deviez renoncer au ciel, vous n'avez plus d'autre parti à prendre que de vous jeter dans nos bras ; je dis nos bras ; n'allez pas vous scandaliser.

Mais la nouvelle de cet extraordinaire mariage était déjà parvenue à Villarceaux qui en avait avisé Ninon en une lettre, à laquelle celle-ci répondit avec tout le scepticisme que lui imposait la vertu de M^{lle} d'Aubigné.

LE MARQUIS DE VILLARCEAUX A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, le 17 mars 1651.

Plaignez-moi ; secourez-moi ; je suis perdu sans ressource ; je n'ai plus d'espoir ; en un mot, je suis le plus malheureux des hommes. C'est hier que j'ai

appris cette fâcheuse nouvelle; je ne voulais pas le croire, mais elle n'est que trop vraie :

M^{lle} d'Aubigné épouse Scarron : la beauté, la candeur, les grâces réunies, vont passer dans les bras d'un être difforme et par son âge et par ses infirmités; il va posséder cette personne charmante, lui qui n'était pas digne de la regarder.

Que vais-je devenir ? Tout est perdu pour moi ; les regrets, le désespoir, les tourments cruels de la jalousie viennent déchirer mon cœur. En vain je répète que M^{lle} d'Aubigné, dans les bras de Scarron, ne peut être qu'une victime, je n'en suis que plus malheureux.

La réponse de Ninon nous a éclairé sur un sentiment qui va devenir le principal mobile de ses actes : elle en fait une question d'amour-propre et n'admet pas qu'un homme qu'elle a aimé soit repoussé par une autre ; puis sa loyauté s'exaspère un peu de l'hypocrisie de la future Maintenon et elle lui en veut de diminuer le prestige de Villarceaux, dont l'humiliation la touche par ricochet.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Paris, ce 18 mars 1652.

Eh bien ! marquis, toujours extrême dans les partis que vous prenez, toujours ennemi de la raison !

Une première faute en entraîne mille. Il n'était plus temps de vous le dire quand j'ai su arracher votre confiance. Revenons sur le passé : vous allez étourdiment attaquer M^{lle} d'Aubigné, qui n'a nul goût pour vous, que vous connaissez à peine ; elle vous refuse, peut-être même se moque de vous ; vous n'avez, marquis, que ce que vous méritez.

Ce n'est pas le tout, vous aurez peut-être encore le plaisir de voir un autre faire très peu de frais pour elle et réussir à vos yeux ; tout cela est dans l'ordre. Vous trouvez du charme à essayer des rigueurs et des refus, tandis que, portant ailleurs votre hommage, il serait peut-être bien reçu.

Enfin la faute est faite ; il n'est plus temps de reculer... Tout ce que je vous demande, c'est de vous défaire de l'habitude dangereuse d'écrire vos lamentables déclarations. Ne donnez pas les moyens de montrer partout les preuves de votre

faiblesse et de vous rendre la fable de la société. Pauvre marquis! N'oubliez pas ceci : Qui plaît a raison, qui déplaît a tort.

Après vous avoir parlé avec tant de franchise, je suis bien loin de penser qu'il faille abandonner la partie ; mais surtout ne vous conduisez que par mes conseils. Sans cela, tout serait perdu. Songez qu'il faut au moins sauver notre amour-propre.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Paris, ce 30 mars 1651.

Quoi! c'est ce marquis de Villarceaux, si brillant par ses succès près des femmes, c'est lui qu'un rien abat, que des rigueurs désolent !

Allons, marquis, il n'y a pas à balancer ; puisqu'on nous résiste, il faut porter de grands coups ; quelque usé que soit le moyen que je vous propose, il n'en n'est pas moins sûr.

Si vous êtes aimé, il faut exciter sa jalousie publiquement ; avoir une autre maîtresse, et cela promptement... Cette femme est la duchesse de ..., quoiqu'elle ait plus de quarante ans, elle conserve toute la fraîcheur de sa jeunesse. Son esprit, son

usage du monde, sa galanterie même la rendent appréciable pour un homme de bon goût.

Quel attrait n'a pas une femme comme la duchesse, qui, en quelque sorte, a vieilli dans les agréments ! Cause-t-on avec elle, tout se dit, tout se voile ; la décence ne devient qu'une gaze légère, dont elle couvre les saillies les plus piquantes et les plus voluptueuses ; est-on dans ses bras, rien ne peut peindre les délices dont on est enivré.

D'autres cherchent la volupté, elle ne fait que l'appeler, elle l'attire, la surprend tour à tour ; passe en un instant de l'abandon le plus tendre à une résistance aussi voluptueuse. Toujours animée d'une puissance inconnue, même après le bonheur, elle semble désirer encore, et, sans avoir demandé, son amant croit avoir éprouvé le doux tourment des refus.

Voilà, mon cher marquis, la femme qui peut être à la fois utile à vos projets, ainsi qu'à vos plaisirs. Elle est plus digne de vos hommages que toutes ces jeunes folles, dont souvent je vous ai vu la tête tournée.

Les détracteurs de Ninon ont souvent invoqué cette lettre pour démontrer que ses amours avaient été des plus éclectiques et que la différence des sexes n'était pas une condition absolue à ses transports.

D'autres ont simplement pensé que la duchesse avait, ainsi qu'un grand poète devait le dire plus tard : « Trop aimé quelqu'un indiscret amant ».

Toujours est-il que son désir de faire succomber M^{lle} d'Aubigné s'accroît de l'attitude jésuitique de cette dernière et que le marquis cède à ses instances en se faisant le chevalier servant de la duchesse. Aussi Ninon lui marque-t-elle satisfaction.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 10 avril 1651.

Marquis je vous sais gré de votre soumission. J'ai vu hier à votre empressement pour la duchesse que vous vouliez bien suivre mes conseils ; je crois que vous vous en trouverez tout à fait bien.....

Puis, nous la voyons quitter le ton de l'amoureuse et prendre définitivement celui de l'amie :

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 20 avril 1651.

Lausun est toujours charmant, il a une manière absolument à lui. Il a une grâce qui sied à lui seul.

A propos, pourquoi ne m'avez-vous pas conté plus tôt la scène de M^{me} de Villarceaux avec le gouverneur de vos enfants?... Ce que j'en trouve le plus gai est le moment qu'elle a choisi pour prendre de l'humeur contre moi ; pour qu'il n'y manque rien, il faudrait qu'en me détestant elle aimât M^{lle} d'Aubigné à la folie ; cela ne me surprendrait point ; je reconnais la jalousie ; quand elle n'éclaire pas, elle aveugle.

J'adopte entièrement l'idée que vous avez eue pour mon fils, elle n'a pu vous être inspirée que par l'intérêt le plus vif et le plus tendre.

Du reste nous *recauserons* encore ensemble sur cet objet.

La scène à laquelle il est fait allusion plus haut rappelle une anecdote qui, à cette époque, défraya les conversations à la cour et dans les salons.

« Un jour, dit une ancienne chronique, M^{me} de Villarceaux avait grande compagnie chez elle ; elle fit venir son fils, qui parut, accompagné de son précepteur. Des éloges de la figure on passa à ceux de l'esprit et M^{me} de Villarceaux très fière des compliments reçus par le jeune garçon, pria le gouverneur de l'interroger ; celui-ci lui demanda en latin quel était le premier roi des Assyriens.

« Ninum », répondit l'enfant.

A l'instant, M^{me} de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avait demandé le précepteur et frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot que l'on venait de prononcer, avec le nom de celle qui lui avait enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible.

« Voilà de belles instructions à donner à mon fils, s'écria-t-elle, que de l'entretenir des folies de son père ; je juge par la réponse du marquis de l'imper-tinence de la question. »

Le précepteur eut beau protester, rien ne put faire entendre raison à la dame.

Cette aventure fut rapportée par toute la ville et parvint aux oreilles de Ninon qui n'eut rien de plus pressé que de la conter à Molière. Celui-ci la plaça dans la « Comtesse d'Escarbagnas ».

Cependant les conseils de Ninon semblent porter

leurs fruits car bientôt elle reçoit du marquis la lettre qu'on va lire.

LE MARQUIS A NINON

A Paris, ce 12 mai 1651.

Vous aviez raison, ma chère Ninon ; oui je dois à vos conseils ce que les soins les plus tendres, l'amour le plus vif n'ont pu obtenir : en un mot je crois M^{me} Sca... (1) jalouse de la duchesse.

Je suis dans une ivresse que je ne puis vous exprimer. Ce soir, quel moment pour mon cœur ! nous étions à souper chez M^{me} de Lesdiguières : entièrement occupé de la duchesse et ne pensant qu'à ce que j'aime, à peine avais-je adressé la parole à M^{me} Sca... ; je dis plus, jugez de mon pouvoir sur moi-même, à peine l'avais-je regardée ; ... cependant je m'étais aperçu de sa tristesse. Cent fois j'avais cru lire dans ses yeux la peine secrète qu'elle ne pouvait cacher.

Je n'osais pas encore en deviner le motif ; l'erreur m'était bien douce, mais l'illusion m'eût coûté la vie.

(1) M^{lle} d'Aubigné venait d'épouser le poète Scarron.

Enfin, ma Ninon, cette charmante fille ayant oublié ses yeux sur les miens... ô bonheur ! ô délices ! j'ai vu quelques larmes qui s'en échappaient et que j'aurais payées de tout mon sang.

Transporté, ne me connaissant plus moi-même, je me précipitai sur ses pas pour la reconduire : « Laissez-moi, me dit-elle, en montant en voiture, la duchesse vous attend, ne lui enlevez pas des moments si précieux ». Pouvez-vous peindre le charme que ces paroles ont répandu dans mon âme ?

Ma Ninon, ma divine amie, je vous dois mon bonheur et j'ai voulu vous en faire l'hommage.

A cette lettre dont l'enthousiasme était au moins prématuré, Ninon répondit :

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

Ce 12 mai 1651.

Je vous réponds tout de suite, mon cher marquis, afin que vous ayez ma lettre à votre réveil.

Je veux bien vous dire que M^{me} Scarron m'a écrit un mot qui cadre à merveille avec ce que vous me mandez, mais en vérité vous ne le méritez guère. Quels transports ! Quelle folie ! Quoi, voilà votre

pauvre tête partie parce que vous avez cru que l'on vous aimait. Vous l'a-t-on dit? Mon cher marquis, en mettant autant de prix aux progrès que l'on fait, on court grand risque d'en rester là...

Ah! vous vous croyez au-dessus de vos affaires avec M^{me} Scarron? Eh bien! moi qui vois mieux que vous, je n'en crois rien encore...

Enfin je vous aiderai de tout mon pouvoir et ce ne sera pas ma faute si vous n'en sortez pas vainqueur.

Mais M^{lle} d'Aubigné est une joueuse qui ne se rend pas facilement; aussi le volage marquis se tourne-t-il du côté de la duchesse, d'une façon tellement assidue que Ninon en prend quelque ombrage.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, le 6 juin 1651.

Mais, marquis, je n'y comprends rien; vous aimez M^{me} Scarron et cependant la duchesse a tous vos moments. On ne vous voit plus nulle part, vous devenez sauvage...

Permettez-moi de vous dire qu'il est des plaisirs

de tous les âges et que vous êtes un peu jeune pour apprécier cette sorte de jouissance.

Prenez-y garde au moins, la duchesse est dans un âge où les femmes ont le plus d'empire sur leurs amants.

La duchesse à quarante ans conserve quelques charmes; elle sait que la grâce ne vieillit point, et puis elle a tant d'artifices pour sa parure. L'amant d'une jeune femme doit devenir infidèle; le temps enlève en même temps des charmes à sa maîtresse et des feux à son amour; mais une femme qui nous plaît à quarante ans est sûre de son empire; tous ses moyens de plaire sont calculés, elle sait les employer tour à tour; en un mot, c'est plus que de l'amour qu'elle inspire, c'est un charme irrésistible.

Marquis, je vous vois d'ici casanné, ennuyeux, ennuyé, possédant tour à tour les ridicules d'un mari et les inconvénients d'un amant...

Au reste, je pourrais bien vous parler d'une lettre de M^{me} Scarron, qui vous ferait plaisir, mais vous ne le méritez pas.

Il faut croire que le marquis avait suivi ces instructions trop au pied de lettre, car Ninon lui écrivait bientôt :

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

Ce 23 juin 1651.

Vous avez été plus loin que je ne voulais, mon cher marquis; vous conseiller de ne pas vous enter-
rer chez la duchesse n'était pas vous dire de la
quitter; elle pouvait encore vous servir près de
M^{me} Scarron; quoi qu'il en soit, la duchesse est
furieuse, elle est convaincue que je suis cause de
votre infidélité.

Je viens de recevoir une lettre d'elle ce matin et
je vous envoie ma réponse.

M^{lle} DE LENCLOS A LA DUCHESSE

Non, madame, ce n'est pas moi qui ai la barba-
rie d'éloigner Villarceaux, mais un ennemi mortel
de l'amour, qui sert à la fois à le faire naître et à
le détruire, et cet ennemi cruel, c'est le Temps.

Sans doute, il est affreux que, n'ayant pas encore
diminué vos charmes, il ait le pouvoir de les faire
oublier.

Trop occupée de votre sentiment pour avoir réflé-

chi, trop sensible pour rien calculer, vous avez joui de votre bonheur, sans songer aux moyens de vous le conserver.

Les grâces, les attraits que vous avez en partage étaient des armes sûres pour séduire le marquis; mais pour le fixer, il fallait que l'art se joignît à la nature. J'aurais dû, je le sais, prendre ces conseils pour moi; mais j'aimais trop et j'ai fait la même faute que vous.

Tel est le charme indicible de la nouveauté, que souvent la laideur même fait répandre des larmes à la beauté.

... Mais je me tais; il est aussi trop ridicule que je vous donne des conseils de séduction; s'ils réussissaient cependant, quel triomphe pour la raison! Que les grâces, par elle, assurent leur empire!

Mais peu à peu, le marquis devient moins communicatif; il nie éperdument les progrès de sa passion et ne veut pas convenir qu'elle est partagée par M^{me} Scarron.

A vrai dire, cette liaison ne fut jamais officielle et l'histoire n'enregistre aucun fait qui puisse faire croire à un abandon complet de la belle arriviste.

Mais Ninon n'entendait pas être mise à l'écart; ne pouvant obtenir aucune confiance de M^{me} Scarron,

elle cherche de nouveau à provoquer celles du marquis.

Celui-ci se tait. N'a-t-il rien de plus à dire ?

Fut-il un amant discret ?

Le fait n'a jamais été éclairci, et quoique certains historiens aient prétendu que M^{lle} de Lenclos avait souvent prêté sa chambre à M^{me} Scarron et à Villars-ceaux, les lettres suivantes démentent cette assertion.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 3 août 1651.

Ah ! mon cher marquis, du mystère, plus de confiance ; c'est vraiment bien reconnaître tout ce que j'ai fait pour vous ! Vous êtes un ingrat.

Ainsi donc, parce que vous croyez ne plus avoir besoin de mon secours, de mes conseils, auprès de votre sincère amie, vous ne voulez plus m'en parler ; et après avoir partagé vos peines, vos inquiétudes, votre désespoir, je ne partagerai pas votre bonheur et vos plaisirs ? C'est d'une grande injustice.

Convenez que je pourrais m'en vouloir un peu dans ce moment-ci de ne pas vous avoir abandonné

à toute votre maladresse ; j'aurais mieux fait sous tous les rapports possibles.

D'abord, tout épicurienne que je sois, il ne faut pas croire que, dans le fond, je ne fasse une sorte de cas de la vertu d'une femme, et M^{me} Scarron en était un exemple si rare qu'il fallait que tout mon sexe concourût à le conserver.

Jugez un peu quel scandale ! quels regrets ! quels remords pour moi si une femme aussi sage vous cède.

A présent que je vois la chose de sang-froid, savez-vous bien qu'elle m'effraie ; j'ai peut-être assez de mes fautes sans me charger de celles des autres, d'autant mieux que je commençais à être étourdie sur les miennes ; elles ne me tourmentaient que faiblement ; tout cela va peut-être troubler le repos de mon âme.

Heureusement, j'ai de la philosophie, du courage ; enfin, quoi qu'il arrive, je dois avoir le prix de mes soins, de mes peines, et je veux vous savoir heureux pour étouffer mes remords.

Je ne vous rends point votre confiance, entendez-vous ; non, je ne vous la rends point.

M^{me} Scarron vous aura recommandé le secret sur les progrès de votre liaison avec M^{me}... ; je le vois, j'en suis sûre ; mais ce n'est pas une raison pour me rien cacher.

Il n'y a qu'à mentir, assurer que vous ne me

dites rien... ou du moins, non, sur les choses moins importantes, il ne faut jamais tromper. Dites à M^{me} Scarron... eh bien ! oui, dites-lui que vous pensez toujours tout haut avec moi.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 1^{er} septembre 1651.

Pourquoi me tourmenter ? Pourquoi vouloir que je vous confie des choses qui n'existent pas ? Si vous voulez réfléchir un instant sur ma position, vous verrez qu'il est naturel que je ne vous parle que rarement de M^{me} Scarron.

En effet, que vous en dirais-je ? Qu'elle est mon amie ? Vous le savez. Qu'elle m'a pardonné mon étourderie, mon peu d'égards ? Soyez juste, ne la jugez pas avec votre système d'après l'opinion que vous avez de toutes les femmes, et alors vous ne verrez rien que de simple dans ma liaison avec elle ;... mais il vous plaît de la croire coupable, cela vous divertit, vous paraît plus piquant à penser ; je ne puis vous convaincre ; le silence est donc le meilleur parti que je puisse prendre dans cette circonstance.

Je l'avouerai, il m'en coûte d'entendre parler légèrement d'une femme aussi rare.

Oui, ma Ninon, vous avez tous les droits sur moi, mais vous me faites de la peine ; vous m'affligez sensiblement.

Est-il vrai que vous allez faire un voyage avec Matha ? Cela me déplaît, me contrarie. Ah ! ne partez pas, dussiez-vous me tourmenter encore.

Devant le ton recueilli de cette lettre, le scepticisme de Ninon l'abandonne et elle rappelle dignement mais un peu tristement que leur pacte d'amour n'est pas le seul lien qui doive les unir. Elle revendique hautement ses droits à la confiance et à l'amitié.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 10 octobre 1651.

Je ne plaisante plus, marquis, votre style prend un caractère trop sérieux pour qu'à mon tour je n'y réponde pas comme une amie que vous avez blessée, sûrement sans le penser.

Rappelez-vous le commencement de votre liaison avec M^{me} Scarron, quand elle m'enleva votre cœur, le soin de mon amour-propre m'occupait-il un instant ? Vous regretter sans me plaindre, m'éloigner même jusqu'au moment où je me crus la force, non

seulement de ne vous montrer aucune jalousie mais même de servir vos projets, voilà quelle fut ma conduite. Mais le principal motif qui me la dicta vous est-il connu ? Je vais vous l'expliquer.

Peut-être quelques-uns de mes amis auraient-ils pu devenir mes amants, mais peu de mes amants ont été dignes d'être de mes amis ; j'ai cru, je crois encore que vous méritez ce titre.

La perte de votre tendresse fut pour moi une privation sensible ; celle de votre amitié eût été un malheur éternel, irréparable ; il fallait le prévenir ; aucun sacrifice ne me coûta pour m'en préserver ; l'amitié, ses devoirs seront à jamais sacrés pour moi, mon cher marquis ; ma conduite avec vous n'a nul mérite, mais suivez mon exemple. Respectez les droits que notre union me donne sur votre confiance.

Que Villarceaux soit infidèle, qu'il ait abandonné Ninon pour une maîtresse nouvelle, ce tort est dans la nature ; il est plus qu'excusable. L'amour, aisément, sait réparer ses pertes et sa légèreté même sèche les pleurs qu'elle a fait verser.

Mais si un refroidissement naît entre deux âmes faites pour être à jamais unies et qu'une erreur de sens, de tête, vienne à jamais détruire le plus pur, le plus doux de tous les sentiments, voilà de ces maux réels, contre lesquels la philosophie ne peut rien et qui empoisonnent la vie.

J'aime à croire que votre réticence avec moi prend sa source dans un sentiment de délicatesse dont je vous crois susceptible et vous en êtes plus estimable à mes yeux.

Peut-être M^{me} Scarron vous a-t-elle rendu heureux ; peut-être croyez-vous ne devoir à personne l'aveu de ce bonheur ; ne soyez pas étonné que je regarde la discrétion de ce genre comme une vertu que tout honnête homme doit pratiquer. En vain ai-je été et serai-je toujours légère en amour, je pense qu'il est des préjugés que l'on doit respecter ; et puisque leur empire a placé aussi ridiculement l'honneur des femmes, malheur à l'amant qui compromet sa maîtresse en dévoilant son secret !

Cependant, mon cher Villarceaux, la confiance est un besoin de l'amitié ; déposer son secret dans le sein d'une amie est, en quelque sorte, le couvrir d'un voile de plus et il y a aussi loin d'un indiscret à un amant qui prend un confident que d'une faiblesse à un crime.

C'est votre secret et non celui de M^{me} Scarron que je vous demande ; ne croyez pas qu'enivrée de mon système je veuille savoir la vérité, pour jouir secrètement de la faiblesse d'une femme connue pour sa vertu ; vous savez quelle indifférence j'ai sur ce point...

Vous voyez que si je vous demande de la franchise ce n'est pas pour voir dans M^{me} Scarron une

prosélyte de plus ; la nature en range assez de mon côté.

Je pars avec Matha sans avoir votre réponse ; j'aime mieux ne pas la recevoir tout de suite, si elle doit affliger mon cœur.

Mais quoi qu'elle en dise, l'amour n'est pas entièrement éteint dans le cœur de Ninon et voici ce qu'elle écrivait au cours de son voyage avec Matha :

NINON AU MARQUIS DE VILLARCEAUX

A Colmar, ce 1^{er} novembre 1651.

... Vous avez dû être étonné de me savoir partie si promptement ; mais au reste, vous connaissez Matha : il n'y a pas de folie qui ne lui passe par la tête...

Je vous dirai que depuis mon arrivée le soleil n'a encore pas paru et que ma chambre donne sur des toits où il ne passe pas un chat de connaissance...

... Je ne sais en vérité vous mander que des folies, mon âme n'est pas contente de la vôtre ; elle vous parlera quelquefois pendant mon absence, mais malgré moi.

Ah ! marquis, quel changement en si peu de

temps !... surtout, ne faites pas comme moi, ne comparez pas mes lettres à celles d'il y a six mois, cela fait trop de mal... Je viens de lire une des premières que j'ai reçues de vous ; je réponds bien que cela ne m'arrivera plus... si je le peux cependant.

De retour, Ninon se préoccupe de nouveau de la liaison du marquis et de M^{me} Scarron. Elle écrit à Villarceaux des lettres empreintes d'une grande tendresse, dans lesquelles on trouve l'écho des papotages de l'époque et des protestations d'une sincérité touchante.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 18 décembre 1651.

On me mande que les propos sont plus forts que jamais sur votre liaison avec M^{me} Scarron ; les prudes sont surtout en colère et veulent la défendre ; l'innocence opprimée, la vertu calomniée leur inspirent un enthousiasme ardent qui ne leur permet pas de vous répondre ; elles veulent vous persuader avant de vous entendre et vous donner leur opinion sans écarter la vôtre. Tout ce qui n'est

pas de leur avis est atroce et l'on est convaincu de scélératesse, si l'on est soupçonné d'infidélité.

Cette manière de défendre sa façon de penser ne me paraît pas la meilleure ; je la crois même plus nuisible qu'avantageuse ; on révolte les personnes contre qui on se choque et jamais le mépris de leur avis ne les a ramenées au vôtre.

Au reste, je commence à ne pouvoir plus du tout me passer de vous ; accoutumée à vous voir tous les jours, ou du moins à vous espérer, je ne puis me faire au tourment de vous désirer sans vous attendre le lendemain.

Aujourd'hui je sens que l'absence m'est odieuse ; je ne puis la prévoir ni la supporter ; elle fatigue mon courage, sans affaiblir mon sentiment ; elle me désespère sans me détacher ; en un mot, je la déteste aussi souverainement que je vous aime tendrement.

Mais à propos, voilà plusieurs jours que je n'ai pas de vos nouvelles. Je suis troublée de votre silence ; accoutumée à votre exactitude, je crains plutôt d'avoir à m'inquiéter de votre santé qu'à me plaindre de votre paresse.

Rassurez-moi, il m'est trop naturel d'être occupée de vous, pour qu'il ne me soit pas facile d'en être tourmentée ; quand vous m'aurez tranquillisée sur votre santé, informez-moi de votre bonheur. Vous ne m'en parlez plus, est-ce bon signe ?

Adieu; comme il ne me reste ni papier, ni plume, ni encre, je me dépêche de vous dire que je vous aime tendrement, parce que voilà la phrase que je suis vraiment attachée à ne pas supprimer de ma lettre.

Malgré ces preuves d'attachement, le marquis continue à être discret ou, peut-être, n'a-t-il rien à dire qui vaille la peine d'être conté. Cependant, son intrigue avec M^{me} Scarron devient moins secrète et on a tout lieu de penser que si elle lui résiste encore, il n'en est pas moins très proche de son cœur.

Aussi Ninon devient-elle ironique et passablement mordante dans ses appréciations sur la conduite de ces deux êtres qui lui furent tous deux si chers.

M^{lle} DE LENCLOS AU MARQUIS

A Paris, ce 16 février 1652.

Savez-vous, marquis, que rien n'est plus ridicule que votre réticence d'hier au soir et qu'il est impossible d'être plus gauchement honnête que vous n'avez voulu l'être en me cachant votre secret?

Cependant, je me trompe, quelqu'un l'a emporté encore sur vous, c'est M^{me} Scarron elle-même dans sa dernière conversation avec moi; vraiment elle me donnerait beaucoup d'amour-propre si cela continuait.

Comment se fait-il qu'elle fasse assez peu de cas

de mon estime pour se donner tant de peine pour la conserver ?

Vous verrez qu'elle a entendu parler de mes principes austères, de ma pruderie et que, convaincue de l'effet que ferait sur moi l'aveu de sa faiblesse, elle a mieux aimé un instant de fausseté que trop de confiance en moi ; c'est peut-être un calcul naturel, mais dont je n'aurais pas soupçonné son esprit...

Pour vous qui sur ce point m'étonnez, s'il se peut davantage, oserai-je vous demander quel est votre but ?...

Espérez-vous m'en imposer ? Et quand cela serait, quand vous seriez parvenu à me prouver que vous n'êtes point heureux, à me tromper enfin, croyez-vous que votre amour-propre serait plus flatté, que mon cœur blessé de votre peu de confiance ?

Marquis, je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit cent fois ; point de légèreté en amitié, je vous en prie : une maîtresse se retrouve, la perte d'une amie ne se répare point.

Vous jugez bien que ce n'est que votre confiance qui m'importe dans tout ceci, et que la légèreté avec laquelle je traite le plus ou moins de vertu d'une femme ne peut pas même exciter ma curiosité, quand il s'agit de la résistance ou de la défaite de M^{me} Scarron.

D'après le point où vous en étiez quand je suis partie, vous êtes un maladroit ou vous devez être heureux; ainsi votre gaucherie peut me faire rire, mais sa résistance ne m'inspirera aucune admiration, je vous en avertis. Ayez donc plus de franchise, votre vanité même y est intéressée.

Ne vous ai-je pas dit que Molière allait jouer les dévots? Cela va faire un beau train. Qu'en dira M^{me} Scarron?

Mais cet appel si sincère à l'amitié, non plus que l'ironie déployée à l'égard de l'attitude des deux amoureux, ne devait obtenir un aveu.

On continue à se demander s'il était possible à Villarceaux de le faire sans mensonge; toujours est-il que le ton de ses lettres, qui s'est déjà légèrement modifié, change de plus en plus, inclinant à chaque fois vers une indignation qui paraît sincère, à l'idée de voir douter de la vertu de M^{me} Scarron.

Cependant il ne soupire plus, il ne se plaint pas de rigueurs aussi constantes et paraît content de son sort.

C'est peut-être la raison qui amena la conviction de bien des gens, pour lesquels la chute de M^{me} Scarron ne faisait aucun doute, car on n'admettait guère qu'un homme comme Villarceaux s'en tint à l'amour platonique.

Ce n'est pas même ce sentiment qu'il évoque en parlant de sa liaison avec la femme du poète satirique.

Il parle d'amitié et ceci en des termes qui doivent certainement déplaire à Ninon, car on connaît le culte que cette dernière avait voué à l'amitié et quelle place prépondérante elle lui donnait dans sa vie.

Aussi ne peut-on s'empêcher, en lisant la lettre qui suit, de penser que Villarceaux devait être bien aveuglé par l'amour de la belle Françoise pour faire à Ninon un pareil chagrin.

Cette lettre fut certainement écrite sous l'influence de M^{me} Scarron, à moins qu'il ne prit plaisir à exercer contre Ninon une petite vengeance, car malgré qu'il eût délaissé son ancienne maîtresse, il était fort dépité de la voir s'afficher avec Matha.

Cette jalousie rétrospective fut peut-être un des éléments les plus sérieux de sa passion pour M^{me} Scarron, qu'il affichait à son tour par ses soins empressés et sa présence continuelle.

DU MARQUIS A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 15 février 1652.

Mais, point du tout, ma chère Ninon, c'est que vous vous trompez absolument; je dis absolument!... peut-être existe-t-il du changement dans mon sort, peut-être m'a-t-on promis une amitié éternelle, qui fera le charme de ma vie, peut-être... mais tout ceci me mènerait trop loin... j'aime mieux en causer avec vous; une lettre se perd;

vous avez la mauvaise habitude de laisser toujours traîner tous vos papiers; ce n'est pas assurément que j'aie rien à vous mander qui puisse compromettre cette personne adorable : mais enfin, les nuances mêmes de ma confiance en vous doivent rester entre nous deux.

Pensez-vous douter de l'entier abandon de mon âme? Faut-il vous l'avouer, c'est que je crains votre gaieté, vos plaisanteries.

Oui, je le sais, l'amour ne doit point se traiter avec la même importance que l'amitié... mais soyez sûre qu'il existe quelques âmes... des femmes, s'il faut le dire, qui, si elles aimaient, aimeraient franchement, vivement, peut-être... pour toujours...

Eh bien ! vous allez rire, vous moquer de moi... Cela est cependant mal, très mal ; voilà précisément ce qui retient ma confiance ; mais jamais vous ne concevrez tout cela.

Votre système est peut-être juste, très juste ; mais, en un mot, il n'est pas généralement répandu, et quand vous intimideriez M^{me} Scarron, cela serait-il encore bien étonnant?

Allez, votre lettre n'a pas de raison... Que vous me tourmentez !... Mais sans rancune, à tantôt.

On voit que si Ninon perd du terrain, M^{me} Scarron conserve et améliore ses positions.

La fine mouche a, du reste, emprunté à Ninon sa

meilleure arme et, en plus de l'amour, elle offre à Villarceaux une amitié qui ne peut que porter un préjudice certain à celle de la courtisane, car elle sait l'entourer des guirlandes de l'amour non satisfait.

Du reste, on peut voir que Villarceaux était passé dans le camp de Scarron résolument, car lui qui fait à Ninon le reproche de laisser traîner ses lettres, il avait certainement montré les siennes à la belle ambitieuse, à moins qu'il ne lui eût confié les tourments que lui causaient la conviction où Ninon se trouvait et les doutes ironiques avec lesquels elle accueillait les protestations de Villarceaux touchant l'innocence de leur sentiment.

Dans tous les cas, il se dégage de la lettre qu'on va lire un parfum de complicité, bien fait pour blesser l'âme de Ninon.

M^{me} SCARRON A M^{lle} DE LENCLOS

A Paris, ce 18 février 1652.

Il est cependant extraordinaire que, pendant notre absence, vous vous soyez persuadée qu'il y avait un changement dans ma position ; jugeant toujours (sous ce rapport) mon cœur d'après le vôtre, vous ne calculez pas que ce qui vous paraît la chose la plus simple, la plus innocente, est pour moi un pas impossible à franchir.....

Moi, aimer Villarceaux ! mais si le ciel m'avait

destinée à cette faiblesse, à cet oubli de tous mes principes, mon cœur seul serait le dépositaire de ce fatal secret. Villarceaux l'ignorerait toujours et, je vous l'avoue, mon amie n'aurait pas le pouvoir sur moi d'obtenir un aveu qui m'humilierait trop à ses yeux.

Si votre système coupable vous empêche de concevoir, d'approuver des principes inébranlables, qui dirigeraient à jamais et mes actions et mes pensées, que votre esprit, au moins sache les apprécier.

Cet esprit rare et pénétrant, peut s'élever au niveau des vertus qu'il cherche à rabaisser ; je ne vous demande que de la bonne foi pour me juger et pour me laisser mon innocence et ma tranquillité.

J'avoue que, depuis quelque temps, l'attachement de Villarceaux, ses soins mêmes, loin de m'effrayer et de me déplaire, ont du charme pour moi ; soit qu'il ait mis plus de respect, plus de décence dans sa conduite, soit que je sois plus sûre de moi-même, je me livre avec douceur, avec confiance à cette liaison, qui peut faire le bonheur de ma vie, sans qu'il en coûte rien à ma vertu.

Chaque jour m'annonce la perte de mon époux ; j'ai besoin de soins pour le présent, d'appui, de consolation pour l'avenir ; vous connaissez Villarceaux, vous savez combien son âme réunit de qualités propres à l'amitié douce et pure qui m'est plus

nécessaire que jamais... c'est sur elle que je fonde l'espoir qui me rapproche de lui ; voilà la cause de tous les propos que l'on tient sur moi ; voilà le seul aveu que je puisse vous faire et le seul prétexte apparent de vos injustices.

Il est impossible de se méprendre au ton de cette lettre. C'est la vertu écrasant le vice et c'est en même temps une déclaration très ferme du maintien des droits acquis.

C'est encore une manifestation de solidarité avec Villarceaux, dont on vante les qualités de l'âme, au détriment de celles de Ninon, dont le système est trop coupable pour pouvoir comprendre la pureté d'un tel lien.

Devant cette déclaration de principes, Ninon ne pouvait plus insister ; il n'y avait qu'à se rendre, ce qu'elle fit le plus ironiquement et le plus spirituellement du monde.

M^{lle} DE LENCLOS A M^{me} SCARRON

A Paris, ce 25 février 1652.

Ah ! je n'ai plus rien à dire. Votre lettre est tellement faite pour me persuader, ce que vous appelez *votre innocence* y brille d'une manière si rare, que, non seulement elle change mes idées, mais que je vais plaindre ce pauvre Villarceaux de tout mon cœur.

Comment va-t-il faire à présent? Car le voilà tout à fait sans espoir; il est vrai qu'il lui reste quelque ombre de consolation, dans cette amitié si pure, si vive, qui doit vous réunir et que vous dites si nécessaire au charme de votre vie...

Voyez cependant comme l'on est méchant dans le monde de ne pas vouloir voir la chose telle qu'elle est et d'aller imaginer qu'une femme, jeune encore, belle comme les anges, sensible et touchée des soins d'un homme aimable à qui elle tourne la tête et avec lequel elle passe sa vie, est plutôt sa maîtresse que son amie...

Voilà ce que j'appelle une conduite courageuse, estimable, et moi, qui fais mon Dieu de l'amitié, c'est-à-dire de ce sentiment magnifique qui vous unit à Villarceaux, je suis décidée, très décidée à vous élever un petit autel avec cette inscription :

A l'Innocente Amitié.

Ici se termine la série des lettres que l'on a pu recueillir.

Elles éclairent d'un jour tout particulier le caractère de cette aimable femme, à laquelle on pourrait appliquer cette sentence de l'Évangile :

« Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Lettres d'Amour

LES PLUS BELLES
PARMI LES BELLES

~~~~~  
PRÉCÉDÉES DE NOTICES

PAR

B. DANGENNES

*Avec préface d'EDDY LEVIS*

~~~~~  
Un beau volume in-18, avec couverture en couleurs de
Raphaël KIRSCHNER. — Prix : 3 fr. 50

La Poésie de l'Amour

La Poésie de la Femme

La Poésie du Baiser

~~~~~  
Un beau volume in-18, avec couverture en couleurs  
Prix. . . . . 3 fr. 50

---

vente chez tous les libraires, dans les gares et aux

**ÉDITIONS NILSSON**

73, boulevard Saint-Michel — PARIS

# La Ténacité en Amour

*adapté de l'arabe*

PAR

M.-L. NEUMEYER

---

Un volume, sous couverture en couleurs

Prix. . . . . 1 fr. 50

---

# La Suggestion en Amour

*adapté de l'arabe*

PAR

M.-L. NEUMEYER

---

Un volume, sous couverture en couleurs

Prix. . . . . 1 fr. 50

---

En vente chez tous les libraires et aux ÉDITIONS NILSSON,  
73, boulevard Saint-Michel — PARIS.



DANS LA MÊME COLLECTION



# **LETTRES D'AMOUR**

LES PLUS BELLES  
PARMI LES PLUS BELLES



Lettres ardentes de Mirabeau

Lettres tendres de Werther

Lettres d'adoration de Goethe

etc., etc.

---

CHAQUE VOLUME, PRIX.. **1 fr. 50**